



La Coopération des idées

REVUE D'ÉDUCATION SOCIALE

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE

- G. DEHERME *Les Devoirs de la richesse et le parasitisme des classes moyennes.*
- PAUL GUÉRIOT *Punir ou éduquer ?*
- ANTOINE BAUMANN *Observations d'un positiviste.*
- EDMOND THIAUDIÈRE *Patriotisme offensif: Gabriele d'Annunzio et Hugo von Hofmannsthal.*
- ÉLOI PÉPIN *Le Zohar.*
- GIUSEPPE DE LORENZO. *La Nuit.*
- PAR TOUS *Revue des opinions, des faits et des idées.*
- REMY ANSELIN *La Quinzaine politique.*
- JEAN THOGORMA. *La vie à Landerneau-des-Lettres: De la sentimentalité de MM. les critiques.*

Les Livres qui font penser : G. DEHERME.

Le Numéro : 0 fr. 50

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

6, Boulevard de la Madeleine, 6

PARIS

La Coopération des Idées

Directeur : G. DEHERME

Prix du Numéro : 0 fr. 50

ABONNEMENT ANNUEL : { 6 francs pour la France,
10 francs pour l'Étranger.

Collections de la précédente série
(années 1908, 1909, 1910 et 1911) : 5 francs par année.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

PARIS :- 6, Boulevard de la Madeleine, 6 :- PARIS

On reçoit :

Pour tout ce qui concerne l'ADMINISTRATION, *tous les jours*, sauf les dimanches et jours fériés, de 8 heures du matin à midi et de 2 à 6 heures du soir ;

Pour LA RÉDACTION, tous les *mercredis*, de 4 à 6 heures du soir ;

Enfin, en réunions amicales, sans invitation spéciale, *tous les dimanches*, de 3 à 6 heures. Les lecteurs, collaborateurs et amis de la *Coopération des Idées* seront toujours les bienvenus.

Aucun article publié n'est payé.

Les manuscrits non publiés sont à la disposition de leurs auteurs.

A NOS ABONNÉS

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur abonnement est **terminé** sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement pour éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de refuser au facteur le numéro qui suivra l'avertissement.

La Coopération des Idées

REVUE D'ÉDUCATION SOCIALE (17^e année)

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

Directeur : G. DEHERME

ABONNEMENT ANNUEL : { 8 francs pour la France,
10 francs pour l'Étranger.

Le N^o : 0 fr. 50. — Spécimen gratuit sur demande.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 6, Boulevard de la Madeleine, Paris

L'œuvre d'éducation sociale est d'une nécessité urgente. Jamais les esprits n'ont été aussi confus, affolés d'indécision, aigris d'un sectarisme sans foi. Malgré tant de présomptions et d'outrecuidances, jamais les Français ne furent plus ignorants de la vie sociale.

C'est donc à reconstituer socialement les institutions, les idées et les sentiments que s'efforce *la Coopération des Idées*. Dans toutes les graves conjonctures d'une existence privée et d'une existence publique de plus en plus trépidantes et incertaines de leurs fins comme de leurs moyens, elle veut être une lumière qui guide l'esprit et

un foyer qui réchauffe l'âme. Elle n'est donc ni sectaire ni pédante. Elle est vivante. Elle est résolument contre toutes les anarchies : celles du dedans — du cœur et de l'esprit — comme celles du dehors, celles d'en bas comme celles d'en haut. Elle ne compose pas avec les mensonges du monde et les vilénies du régime.

Sans doute, la difficulté est grande de se faire entendre dans la Babel électorale et démagogique qu'est devenue la France : *la Coopération des Idées* tâche à la surmonter par la précision, la clarté et la méthode. Et aussi l'autorité. Aucun article publié dans cette revue n'est payé. Il faut que ses lecteurs le sachent bien : *la Coopération des Idées* ne fait point commerce de divertissements plus ou moins élégants, elle ne tient pas boutique d'idées, d'émotions ou de mots. Elle veut enseigner, diriger, exercer une influence sur les cœurs et les esprits, et toute vénalité trouble, asservit et avilit la pensée. Pour prétendre à conseiller, consacrer et régler les puissances temporelles, il faut d'abord n'en pas solliciter des bénéfices.

La Coopération des Idées tient bien moins à la foule des abonnés, à être lue de beaucoup qu'à être comprise d'une élite agissante. Elle n'est pas prostituée à une populace qui veut qu'on la flatte ou l'amuse pour son argent, elle est au service de la société française menacée de périr.

Des articles de fond étudient les questions les plus pressantes du moment et de toujours. De l'actualité sociale, on tire des leçons qui montrent l'aptitude du positivisme à résoudre nos plus troublants problèmes. Mais *la Coopération des Idées* ne s'absorbera jamais dans la

vaine recherche de la vérité absolue, elle se bornera à mettre en lumière les vérités réconfortantes et fécondes, celles qui conviennent en un temps troublé à un peuple désespéré, à une société en pleine décomposition. Elle vise non au sublime quintessencié mais au simple bon sens, non à la parfaite justice mais à l'ordre possible, non à étonner mais à servir, non aux applaudissements provisoires que provoque l'éloquence des phrases mais à la sympathie durable qu'éveille l'âme qui se donne.

La collection de la Coopération des Idées constitue une encyclopédie sociale documentée et vivante qui a sa place marquée dans toutes les bonnes bibliothèques. Les 24 numéros annuels forment un total de 1.920 pages de texte en deux volumes in-8° carré. Le prix de l'abonnement est aussi réduit qu'il est possible : 6 francs par an pour la France et les colonies, 10 francs pour l'Étranger.

Un numéro spécimen est envoyé à toute personne qui en fait directement la demande ou dont l'adresse nous est transmise.

Nous serons reconnaissants à qui nous fera parvenir des listes d'adresses de personnes susceptibles de s'intéresser à un effort de reconstitution sociale.

OUVRAGES de M. Georges DEHERME

en vente à " la Coopération des Idées "

Croître ou Disparaître, un volume in-16 de 280 pages. 3 fr. 50

(PERRIN et C^{ie}, Éditeurs, 35, quai des Grands-Augustins.)

La Crise sociale, 3^e édition, un volume in-16 de 375 pages. 3 fr. 50

(BLOUD et C^{ie}, Éditeurs, 7, rue Saint-Sulpice.)

Auguste Comte et son œuvre. — *Le Positivisme*, un volume in-16 de 128 pages, avec deux portraits hors texte. 2 fr. 50

(GIARD et BRIÈRE, Éditeurs, 16, rue Soufflot.)

L'Afrique occidentale française. — *Action politique. Action économique. Action sociale.* — Ouvrage couronné par l'Académie française et par la Société antiesclavagiste de France. Un volume in-8 de 528 pages. 6 fr.

(BLOUD et C^{ie}, Éditeurs, 7, place Saint-Sulpice.)

La Démocratie vivante, un volume in-8 de 402 pages. 4 fr. 50

(BERNARD GRASSET, Éditeur, 61, rue des Saints-Pères.)



La Coopération des idées

Les devoirs de la richesse et le parasitisme des classes moyennes

« Plus une fortune est grande, dit M. P. Leroy-Beaulieu, plus le caractère d'administration y doit prédominer sur le caractère de moyen de jouissance. » C'est dire que plus une fortune est petite, plus elle est parasitique. C'est condamner les classes moyennes et l'absolutisme de la propriété individuelle qu'elles proclament.

Cet absolutisme monstrueux est tout récent. Il s'est formulé avec les « droits de l'homme », il n'a pu s'appliquer que dans l'anarchie chère aux classes moyennes.

L'Église avait une conception de la propriété plus positive, et c'est celle qui prévalut jusqu'au dix-huitième siècle. Durant tout le moyen âge on n'était pas bon chrétien si l'on ne consacrait pas le dixième de ses revenus à la charité. Dans sa belle *Histoire des doctrines économiques*, M. J. Rambaud a cité saint Jean Chrysostome : « Si vous êtes riches, ce n'est pas pour vous, c'est pour les autres. Vous l'êtes, non pour consumer votre bien dans des prodigalités qui ne servent que vos passions, mais pour le distribuer à des indigents dont il soulage

les misères. Vous vous croyez le propriétaire de ce bien, vous n'en êtes que l'économe... Richesse, talent de la parole, votre existence même vous les tenez de Dieu... Tout appartient à Dieu ; il vous a fait riche, comme il pouvait vous faire pauvre... Il vous laisse ces richesses pour vous associer au ministère de sa providence. Pré-tendre qu'elles sont à vous, que vous avez le droit d'en user arbitrairement d'une manière absolue, c'est manquer à la reconnaissance qui lui est due. La nature et la religion vous apprennent également dans quelle dépendance vous êtes à cet égard. »

Mais les pauvres n'ont pas plus de droits que les riches au capital accumulé par les générations passées pour être transmis, augmenté de l'apport de la génération présente, aux générations futures. Si les riches ont à l'administrer, les pauvres ont à l'accroître par leur travail. Que la richesse sociale soit gaspillée dans la paresse ou la débauche par ceux qui possèdent ou qu'elle soit distribuée aux indigents, comme le conseillait saint Jean Chrysostome, elle n'en sera pas moins dissipée. Économiquement, en théorie, la propriété conçue comme de droit divin n'est guère au-dessus de la propriété conçue comme de droit métaphysique par la bourgeoisie révolutionnaire. Mais, moralement, elle lui est bien supérieure ; en fait, elle a d'admirables résultats sociaux. La folie de la charité est toujours belle et de plus, étant donné l'égoïsme fondamental de notre nature, elle ne risque jamais de trop se répandre. Tandis que la sottise du « paraître », la frénésie de jouissances qui caractérisent notre temps sont abrutissantes, pernicieuses et n'ont que trop de tendances à se propager.

Pour Auguste Comte, la propriété est relative. Comme le savoir, comme le travail, elle est une fonction sociale. « Dissipant toute discussion vaine et orageuse sur l'origine et l'étendue des possessions », dit-il, le positivisme « établit directement les règles morales relatives à leur destination sociale ». Et il ajoute : « La répartition des forces réelles, surtout temporelles, est tellement supérieure à notre intervention, que nous consumerions notre courte vie en débats stériles et interminables si notre principale sollicitude s'appliquait à rectifier, sous ce rapport, les imperfections de l'ordre naturel. En quelques mains que réside un pouvoir quelconque, ce qui intéresse essentiellement le public c'est son utile exercice ; et, à cet égard, nos efforts comportent beaucoup plus d'efficacité. D'ailleurs, en réglant la destination, on réagit indirectement sur la possession, qui l'affecte nécessairement. Ces règles indispensables doivent être, quant à leur source, morales et non politiques ; dans leur application, générales et non spéciales. Tous ceux qui les subiront les auront volontairement adoptées par l'éducation, et leur observance habituelle conservera le mérite de la liberté, comme Aristote le sentait déjà. L'assimilation morale des propriétés privées aux fonctions publiques ne les assujettira point à des prescriptions tyranniques, qui tendraient à dégrader profondément le caractère humain, en détruisant la spontanéité et la responsabilité. Cette appréciation normale sera appliquée même souvent en sens inverse, pour consolider les fonctionnaires au lieu d'ébranler les propriétaires. Le vrai principe républicain consiste à faire toujours concourir au bien commun toutes les forces quelconques. »

La propriété de droit théologique conduit au communisme par l'amour, la propriété de droit métaphysique par l'envie. Pour les raisons psychologiques que j'ai dites, celle-ci y conduit bien plus sûrement et plus rapidement que celle-là.

Avec Aristote et saint Thomas, le positiviste pense qu'il est préférable que la propriété soit particulière et que l'usage seul la rende commune. Mais, de même que saint Thomas, il ne saurait admettre avec Aristote « qu'amener les esprits à ce point de bienveillance regarde spécialement le législateur (1) », — et d'abord parce que, suivant la remarque de Comte, « toutes les complications sociales inspirées par la défiance n'aboutissent réellement qu'à l'irresponsabilité. Confiance entière et pleine responsabilité, tel est le double caractère du régime positif ». Il y faut seulement le contrôle, la pression, la consécration et la sanction de l'opinion publique, éclairée, organisée et dirigée par un pouvoir spirituel efficace.

C'est pourquoi la richesse, non seulement doit être appropriée individuellement, mais encore doit être concentrée. De grandes forces seules peuvent accomplir dignement les grands devoirs qu'exige l'Humanité, — et, seules aussi, elles peuvent être surveillées et jugées au grand jour. La propriété dispersée, c'est l'appropriation anonyme et sans responsabilité sociale, c'est l'anarchie.

*
*
*

Ce n'est pas parce qu'elle « pense basement » que la

(1) Cité par J. RAMBAUD, *Histoire des doctrines économiques*.

bourgeoisie n'a pu concevoir les devoirs de la propriété. C'est que, réellement, elle n'a pas la force de les accomplir. Les sophismes individualistes que lui a forgés l'économie politique ne sont venus qu'après coup, pour justifier son parasitisme.

C'est ainsi que la propriété devint un droit absolu pour une cohue d'individus dissociés qui ne pouvaient plus se reconnaître que des droits. Le prolétariat eut pour lui ceux de s'exténuer, de mourir de faim et de s'abrutir.

Mais le sens social n'est jamais tout à fait aboli. Il y faut prendre garde. Ayant prêché que le propriétaire a le droit absolu d'user et d'abuser, c'est-à-dire de consommer, de parasiter, sans aucun devoir, l'économie politique voulut le justifier socialement et elle découvrit que la consommation est productive. Si elle n'ose plus trop le soutenir aujourd'hui, toute la bourgeoisie en est restée persuadée, ou feint de l'être. Elle souscrit volontiers à cette déclaration de Sismondi: « La consommation d'un chef d'atelier millionnaire, qui fait travailler sous ses ordres mille ouvriers réduits à l'étroit nécessaire, ne vaut pas pour la nation celle de cent fabricants bien moins riches, qui ne font travailler chacun que dix ouvriers bien moins pauvres. »

Mais il est faux que ces ouvriers seront moins pauvres. Il est certain que la société le sera plus. Au lieu d'un capital d'administration, il y aura cent petits avoirs de consommation ; au lieu d'un profit pour faire vivre un chef d'industrie, c'est un profit pour entretenir cent familles de chefs d'industrie qu'il y aura à prélever sur le travail de mille ouvriers, et un travail moins productif, puisque moins divisé et intégré.

C'est du même sophisme que procédait l'idée saugrenue d'une romancière à succès — hélas ! — qui conseillait à la bourgeoisie, pour répondre aux exigences du syndicalisme, de faire la grève du faste. Elle ne se doutait pas que cette grève bienfaisante, c'est le prolétariat lui-même qui l'imposera définitivement quelque jour, — et si ce n'est par la puissance de son organisation, disciplinée par un pouvoir spirituel, ce sera par la violence de sa révolte et de sa haine.

Ce n'est pas d'une insuffisance de consommation et d'un excès de production que provient le paupérisme ; mais, bien au contraire, d'un excès de consommation et d'une insuffisance de production. Le faste des belles madames trop élégantes a pour prix l'enfant qui meurt d'inanition et le vieillard qui crève de froid dans son taudis. A tout le moins, il faut le dire et le crier.

Et voilà comment les classes moyennes qui assument héroïquement le rôle de consommer le plus possible en produisant le moins possible sont nocives comme tout parasitisme.

*
*
*

Ce rôle est d'ailleurs si commode qu'il est trop demandé vraiment. Et ce n'est pas son moindre danger. C'est ce qu'Arsène Dumont a nommé la « capillarité sociale ». « Tout homme tend à s'élever, dit-il, des fonctions inférieures de la société à celles qui sont au-dessus. »

Mais celles qui sont au-dessus, maintenant, ce sont celles qui confèrent le plus de jouissances sans responsabilité et sans devoir. Consommer, paresser, jouir, cela

est à la portée de la dernière des brutes. Et voilà pourquoi personne ne se tient plus à ce qu'il est, et pourquoi l'on veut « arriver » à ce qu'on n'est pas, ou le paraître.

Sur dix industriels, disait un chef d'industrie, l'auteur du *Sublime*, M. Denis Poulot, huit font apprendre à leurs enfants autre chose que leur métier. Et A. de Tocqueville avait pu l'observer déjà : « On ne voit presque jamais dans les campagnes qu'une génération de paysans riches. Un cultivateur parvient-il par son industrie à acquérir un peu de bien, il fait aussitôt quitter à son fils la charrue, l'envoie à la ville et lui achète un petit office. C'est de cette époque que date cette espèce d'horreur singulière que manifeste souvent, même de nos jours, l'agriculteur français pour la profession qui l'a enrichi. » C'est toujours à plus de parasitisme que tendent les classes moyennes.

Il en va de même pour l'ouvrier. Dès qu'il a réuni quelques centaines de francs, il s'établit, soit dans le commerce, soit dans l'industrie. Ainsi se décérèbre le prolétariat.

Cette capillarité sociale est un des pires, un des plus douloureux symptômes de notre anarchie.

« La plus essentielle condition de bonheur et d'honnêteté, a dit Arsène Dumont, c'est d'aimer ce qu'on fait, le pays qu'on habite, le genre de vie qu'on mène et ceux qui nous entourent. Celui qui a besoin d'être plié par la nécessité pour se résigner à une profession qu'il regarde comme indigne de lui et qui se consume de désirs pour un état inaccessible n'est en situation de donner carrière ni à toute son intelligence, ni à tout son courage. Le résultat est inévitable : son intelligence et sa vertu en

seront diminuées, son travail moins fécond et son sort moins heureux ; car, préoccupé d'un milieu supérieur, il ne cherchera plus autant à se faire estimer dans le sien. Dans quelque condition qu'il vive, l'ambitieux, et surtout l'ambitieux déçu, est un mauvais voisin. »

La capillarité sociale n'améliore pas en haut, elle anémie en bas. Or, pour être une force disciplinée, convergente, précisément parce qu'il est le nombre, le prolétariat a besoin de tête. Si son élite n'allait pas se perdre dans la petite bourgeoisie desséchante, elle serait un régulateur, un éducateur, un directeur. C'est ce que vous redoutez et pourquoi vous voulez des classes moyennes ? Très bien : vous aurez un prolétariat de barbares, et le nombreux résidu des classes moyennes lui donnera des chefs sans scrupule qui le mèneront à l'assaut de la civilisation.

*
* *

Tout y pousse, au surplus.

C'est d'abord notre système testamentaire qui empêche toute continuité de concentration de richesses, qui pulvérise la richesse d'administration à chaque décès, vulgarise la richesse de consommation, qui rend tout viager. « Toute forte largesse ultérieure qui tend à dispenser du travail, a dit A. Comte, constitue, en général, un véritable abus d'une richesse toujours confiée tacitement pour une destination sociale, sans aucune vaine prédilection personnelle. »

C'est aussi l'instruction primaire, non gratuite, certes (300 millions de francs par an pour l'Instruction pu-

blique), mais obligatoire, surtout laïque. Elle fait de tous les petits Français des candidats au parasitisme. L'enseignement secondaire en fait des titulaires.

Le prolétaire ambitieux et le petit bourgeois en attendent pour leurs enfants, non pas quelque culture, mais un diplôme qui leur assurera la plus large subsistance possible avec le moins de risques et le moins de travail. Et comme ils ne peuvent toujours y subvenir, ils sollicitent des bourses gratuites ou demi-gratuites. En aucun cas, ils ne payent tous les frais de cet enseignement. L'État — je veux dire la *maffia* radicale-socialiste — les tient par là.

C'est pourquoi ils ont laissé s'accomplir les pires attentats contre la liberté spirituelle. Suivant l'expression de Bastiat, l'État est devenu la grande fiction à travers laquelle chacun cherche à vivre et à se hausser aux dépens de tout le monde. C'est la production, autrement dire le peuple ouvrier qui doit payer pour que les multiples écoles, les collèges, lycées et facultés renouvellent et accroissent chaque année la multitude des parasites voraces.

Comme nous ne manquons pas de rhéteurs, ces désirs assez bas ont été célébrés en prose et en vers, écrits et déclamés. Et de nos jours, Dieu seul sait le nombre des grains de sable du Sahara, des gouttes d'eau de l'Océan, des grimauds, des métromanes et des orateurs !

Que n'a-t-on pas dit sur le siècle de l'instruction : l'école, la lumière, la science !... Malheureusement, il apparaît trop que c'est plutôt le siècle des sourds et des aveugles, des imbéciles et des apaches...

Est-ce donc que la culture de l'esprit soit détestable ?

Non pas. C'est que la vraie culture de l'esprit est désintéressée et que l'examinomanie n'est que la culture du parasitisme.

Quand un petit bourgeois nous dit qu'il veut donner de l'instruction à son fils, entendons seulement qu'il souhaite d'en faire un bachelier, — les diplômes universitaires étant des titres à jouer le rôle éminent de consommateur. Pour lui, être producteur le moins possible, consommateur le plus possible, — tout est là.

Et le but étant facile, tous y aspirent, le nombre de ceux qui l'atteignent est considérable et s'accroît sans cesse. Mais, tout de même, la table ne peut s'élargir assez pour tous les invités, et il est des coins où nos écornifleurs se bousculent et s'entre-déchirent. Que serait-ce si les classes moyennes ne pratiquaient pas le malthusisme ?

*
**

Il n'y a pas que l'instruction, il y a aussi l'éducation dans la famille. Mais l'enfant unique sera l'enfant gâté, c'est-à-dire mal élevé. Et non seulement par le manque de principes ou l'insuffisance de caractère pour les appliquer, mais aussi par les plus sots préjugés d'un esprit et d'une sentimentalité dénaturés.

Joseph Prudhomme est sentencieux. Et sottement. Comme il ne se pourrait justifier socialement, croire à sa raison d'être, il s'imagine autre qu'il n'est, il se veut autre qu'il ne peut être. On vient de le montrer pour l'instruction. Tous les grotesques efforts du paraître, tout le burlesque martyrologe de l'arrivisme l'attestent.

« C'est une merveilleuse école pour l'éducation de l'intelligence et du caractère que l'industrie et le commerce indépendants », nous dit M. Martin Saint-Léon. Et il ajoute, presque dithyrambique : « Le petit marchand, si modeste que soit sa condition, est autonome ; sa boutique est bien petite, mais il la gouverne à son gré ; il l'ouvre, il la ferme quand il lui plaît, il y vend ce qui lui convient... Nous concluons. Après le propriétaire et le rentier, le citoyen le plus libre, c'est le commerçant et l'industriel. »

Il semble bien que, par indépendance, on entende ici parasitisme. Et c'est pourquoi le plus indépendant, c'est le rentier. C'est là une indépendance qui s'affirme au détriment du concours, c'est-à-dire de la civilisation.

A vrai dire, cette indépendance, pour antisociale qu'elle soit, est bien fallacieuse. Le petit commerçant comme le petit patron dépendent en réalité de leur clientèle, de leurs commanditaires, de leurs créanciers, de leurs concurrents, de leur personnel, de la flibuste financière, — de tout. Et la meilleure preuve, c'est qu'ils ne veulent plus de leur prétendue indépendance. Ils se syndiquent, et alors ils peuvent fermer mais non ouvrir quand ils veulent, ils ne peuvent plus vendre, acheter, produire ce qu'ils veulent et comme ils veulent. Et c'est à cette condition seulement qu'ils résistent encore.

« L'extrême concentration, dit encore M. Henri Joly, nous ferait perdre les qualités natives de notre race, l'esprit d'invention, d'initiative et d'indépendance. Or il ne suffit pas de perdre une qualité pour en acquérir une autre toute différente, et nous sommes peu sûrs de voir notre caractère national transformé par l'esprit

d'union, de discipline et de patience. » M. Henri Joly prend les manifestations psychologiques morbides de la décomposition individualiste pour « les qualités natives de notre race ». Il oublie que nous avons pu être la société la plus fortement organisée et donc la plus disciplinée, la plus policée et la plus civilisée. Il ne faut pas désespérer que nous le redevenions. Il ne faut jamais renoncer.

Quant au parasitisme des classes moyennes, de toutes manières, il avilit. Le camelotage, les petites préoccupations de boutique et les truquages d'arrière-boutique, les affres de l'échéance sont peu propres à faire de belles âmes. Et puis, pour ceux qui ne sont pas tout à fait des brutes, il y a l'affreux sentiment de l'inutilité sociale de ses peines. Quand on ne sait comment occuper les forçats, paraît-il, on leur fait porter des boulets, édifier des pyramides, puis reporter ces boulets où ils les avaient pris, réédifier les pyramides qu'ils avaient défaites, et ainsi de suite. Un des nombreux « forçats innocents » qui sont revenus du bagne ces dernières années disait que ce qui l'avait le plus enragé, poussé au désespoir, ce n'était pas la casaque infamante, le numéro qui déshumanise, la brutalité de la chiourme, l'ignoble promiscuité ; mais cette fatigue ridicule, ce travail absurde... Et, malgré tout, il y a des boutiquiers et des petits patrons qui ne sont pas plus désocialisés que les forçats.

G. DEHERME.



PUNIR OU ÉDUQUER ?

« Ne nous plaignons pas : nous avons de belles étrennes rouges ! Cette équipe de malfaiteurs qui assassinent et dévalisent un garçon de recette en plein jour, ce braconnier qui abat cinq personnes pour se venger de trois semaines de prison qu'il a à faire, l'atroce association qui a violé le tombeau de Lantelme pour satisfaire une cupidité sacrilège, un tas de crimes moins éclatants mais aussi hideux auxquels il faut le huis clos des assises, n'est-ce pas un joli bouquet de pourpre et de boue, une sinistre et multiple explosion d'audace et de je ne sais quelle sérénité dans l'horreur même ?

« Eh bien ! à cette lutte sans merci il faut répondre par une répression impitoyable, par la loi martiale, j'allais écrire par la loi de Lynch. (Et qui trouverait trop barbare, par exemple, de murer vivants, dans le tombeau de Lantelme, les avides vampires de l'autre matin ?) Tenons-nous en à des cours martiales et à des exécutions immédiates. »

Les lignes qui précèdent sont extraites d'un article de M. Ernest Lajeunesse. Elles portent bien la marque de notre temps et reflètent assez exactement les tendances actuelles de l'opinion publique. Il est logique qu'une société matérialiste ne cherche ses moyens de défense que dans une répression matérielle.

L'esprit scientifique, le fameux esprit scientifique, *ultima ratio* des myopes moraux et des aveugles intellectuels, n'a-t-il pas chassé de notre esprit tout ce qui n'est

ni visible, ni tangible, ni grossièrement vérifiable ? Un échafaud, cela se voit ; un peloton d'exécution, cela s'entend ; du sang répandu, c'est un résultat. Donc, rassemblons le peloton, dressons les échafauds et répandons le sang. Et dormons sur nos deux oreilles.

Le malheur, c'est que notre sommeil sera court, et notre réveil désagréable.

A peine les fusils seront-ils refroidis et l'échafaud remis sous son hangar, que nous reverrons d'autres crimes et d'autres épouvantes. Que faire alors ? Rappeler le bourreau ? reforger d'autres lois ? inventer d'autres châtiments ? Soit, ce peut être encore une solution provisoire. Mais nous aurions beau fouiller dans tout l'arsenal des codes, rétablir le pal, l'estrapade, le bûcher, nous pervertir l'imagination à raffiner les supplices décrits par le sadisme morbide de M. Mirbeau, nous n'aurions rien fait pour guérir le mal. Nous l'aurions même aggravé en semant à travers l'humanité plus d'insensibilité et de barbarie.

Entendons-nous bien, nous n'avons pas la naïveté de vouloir désarmer la société et de discuter son droit et son devoir d'user d'une répression prompte et impitoyable. Mais cette question de répression n'est qu'un tout petit côté du problème. Le châtiment pourra punir le crime ; il ne l'empêchera pas de se reproduire. La guillotine pourra individuellement supprimer quelques criminels. Elle sera à peu près inefficace pour réduire de façon appréciable le développement de la criminalité.

Et pourquoi ? Parce que la criminalité vient d'une lésion de la moralité générale, qui ne peut être sérieusement amendée par des remèdes d'ordre matériel.



Ces chenapans qui, froidement, visent comme un gibier un garçon de recette, ces escarpes, bandits, faussaires, filles, qui empoisonnent la rue, la cité, la patrie, — il fut un temps de leur enfance où ce n'étaient encore que des organisations vagues, ni bonnes ni mauvaises, prêtes seulement à recevoir l'impulsion, l'empreinte qui les feraient bonnes ou mauvaises. La théorie du criminel-né est une de ces bévues scientifiques qu'une science moins imparfaite a réduites au néant.

Il fut donc un temps (si court soit-il) où elles pouvaient être aiguillées vers le bien ou le mal, vers la vie ou la mort. A ce moment, qu'en avons-nous fait ?

Nous les avons confiées au lycée ou à l'école. Nous leur avons appris tant bien que mal (plutôt mal que bien, les statistiques en font foi) un peu de calcul, d'histoire, de géographie, d'hygiène. Et puis, nous avons eu encore la prétention de leur inculquer un peu de morale. Mais sur ce dernier point, nous avons été d'une insuffisance lamentable. Nous leur avons dit : Il faut faire le bien ; mais nous n'avons jamais pu leur expliquer pourquoi. Depuis trente ans, nous avons bâti sur le sable.

Et si nous ne leur avons pas dit pourquoi il fallait faire le bien, c'est que nous ne le savions pas exactement nous-mêmes. Enivrés d'un progrès scientifique qui s'est limité au domaine matériel, trompés par une amélioration toute extérieure des conditions de la vie, illusionnés par la promesse que la vérité tout entière se trouverait sous le microscope d'une salle d'anatomie, dans les balances d'un cabinet de physique et les cornues

d'un laboratoire, nous avons négligé la culture intérieure, les spéculations dont n'apparaissait pas l'utilité immédiate, les vérités qui ne se démontrent pas mathématiquement. Hypnotisés par le monde visible qui est celui des faits, nous avons négligé le monde invisible qui est celui des idées. Le monde invisible prend sa revanche ; et ce n'est qu'un commencement.

Donc, une grosse lacune existe dans notre système d'éducation. Quelle ? L'ignorance dans laquelle nous laissons l'enfant de ces deux vérités : que l'Univers marche vers un but et que l'homme a une destinée.

Cebut, nous ne le connaissons pas, mais nous pouvons en affirmer l'existence. Il suffit pour cela d'ouvrir les yeux et de constater l'ordre universel qui ne peut être l'effet d'un caprice, et les lois qui ne peuvent être le jeu du hasard.

La destinée de l'homme ? Nous ne la connaissons pas davantage. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'elle existe, c'est qu'elle nous impose des devoirs dont le plus impérieux est la collaboration à l'ordre universel. C'est qu'il ne peut être indifférent, soit pour le monde, soit pour nous, que nous nous mêlions à cet ordre universel dans le sens du bien ou dans le sens du mal.

Ici s'arrêtent nos certitudes. Nous les compléterons par une probabilité.

Il nous paraît infiniment probable qu'une sanction soit attachée à l'effort que nous accomplirons et que cette sanction ne soit pas la même, suivant que nous aurons dirigé notre effort vers le bien, ou vers le mal. Nous avons, très nettement, le sens de la responsabilité. — Une responsabilité n'est guère compréhensible (tous les

principes du droit sont d'accord là-dessus) si elle ne se rattache à une idée de sanction.

Et c'est tout ? — Oui.

— C'est bien peu, et bien vague, diront quelques-uns. Sans doute ; mais ce peu est infiniment plus que le néant qu'on enseigne dans les écoles et les lycées. Ce vague est beaucoup moins vague que les vaines exhortations des manuels scolaires où les préceptes de morale voisinent avec les règles d'hygiène, le mode d'élection des conseils municipaux et le mécanisme de la Constitution de 1875. Ce peu et ce vague, enseignés avec respect, ne voyez-vous donc pas qu'ils peuvent suffire à éveiller une conscience, à faire jaillir la flamme qui ne s'éteindra plus, et, pour tout dire d'un mot qui résume notre pensée, à développer chez l'enfant l'esprit religieux, par lequel nous entendons l'ensemble des sentiments qui rattachent le relatif à l'absolu.

*
*
*

L'esprit religieux ? Mais depuis trente ans, jamais nos gouvernants éducateurs n'en ont eu le souci que pour le pourchasser et le détruire.

Avec une ténacité qui serait scélérate si elle n'était inconsciente, avec une ignorance dont l'aplomb révèle une prodigieuse incapacité, ils ont eu la prétention de gouverner les hommes en méconnaissant ce que penseurs, historiens, législateurs de tous les temps et de tous les pays ont toujours considéré comme la base, le principe, la condition même du gouvernement, à savoir que les lois sont impuissantes que toutes les autorités

sont précaires, quand elles ne s'appuient pas sur quelque chose de supérieur et d'éternel.

Ces intrépides et novices réformateurs, qui ont eu la prétention de fonder la morale sur des bases nouvelles, rappellent ces carabins vivisecteurs qui, tout fiers de leur science récente et de leur scalpel neuf, sont toujours prêts à rogner et extirper tout organe dont l'utilité n'apparaît pas à premier examen. — Qu'est ceci ? Une petite glande inutile, un renflement désuet, un minuscule vestige de fonctions abolies dont l'existence n'atteste que les tâtonnements et les divagations de la nature; on extirpe la glande, on rase le renflement désuet. — Voyez, Messieurs, l'animal vit ; preuve que cet organe était superflu.

Sans doute, l'animal vit ; mais voici qu'un beau matin, sa nutrition se fait mal, sa vue baisse, son système nerveux se détraque. N'importe, il vit toujours.

— L'esprit religieux ? les croyances ? préjugés d'âges abolis, vestiges d'ignorance et de superstition. Retrançons cela des programmes, et nous ferons un peuple libre et éclairé. Seulement, voici que ces générations affranchies par trente ans de liberté et de lumière révèlent d'étranges symptômes de décomposition. En bas, coups de couteau, brigandage, prostitution, éruption d'appétits et de colères. En haut, scandales d'argent, scandales de mœurs, besoin de jouir et de jouir encore. Partout, désagrégation de la famille, dépopulation, malaise et détraquement des sociétés pourrissantes. Et voici qu'on prend peur. A l'aide, les vieilles répressions ! Périrons-nous sans nous défendre ? Si l'on revenait aux vieux supplices ? « Si l'on enterraient vivants certains cri-

minels ? » demande un peu naïvement M. Lajeunesse. — Non, mon cher confrère, vous n'y êtes pas. Louis Blanc avait mieux entrevu la question le jour où il écrivait : « Tout ce qu'on retranche dans l'État à la souveraineté de Dieu, on l'ajoute à la souveraineté du bourreau. »

Et Balzac, après avoir démonté, examiné tous les rouages de la mentalité humaine et projeté sur eux la puissance de son génie, l'entrevoyait également mieux que vous quand, dans son plus beau livre, il faisait dire à son médecin de campagne : « La religion n'est-elle pas la seule puissance qui sanctionne les lois sociales ? Nous avons récemment justifié Dieu. En l'absence de la religion, le gouvernement fut forcé d'inventer la Terreur. »

Et aussi le noble penseur Edmond Thiaudière, quand il écrivait « qu'il est incompréhensible que des philosophes même inclinant à l'athéisme ne voient pas l'effroyable danger qu'ils font courir aux sociétés humaines en y ruinant l'idée de Dieu, base de l'ordre social ».

Mais nos gouvernants ne voient pas si loin. Un procès-verbal de congrès politique, une correspondance avec le président d'un comité sont pour eux des sujets plus familiers que les méditations des penseurs. Leur niveau intellectuel s'en ressent. N'allez pas faire montre devant eux d'une préoccupation religieuse quelconque. Horreur ! vous leur paraîtriez appartenir à cette espèce dangereuse et rétrograde que, dans le langage des réunions publiques, on appelle avec élégance « la calotte ». Après avoir lu la pièce de M. Paul Hyacinthe-Loyson, *l'Apôtre*, M. Henri Brisson a déclaré doctoralement que c'était

une pièce dangereuse. M. Brisson a beau être un médiocre, ce n'en est pas moins un personnage considérable de la République. Même, ses pairs de race politicienne qui n'ont pas sa raideur de puritain athée et son étroitesse de cervelle laïque mettent une affectation comique à dissimuler, maquiller, escamoter les traces de sentiment religieux qui parfois survivent en eux. Quand il était l'hôte de l'Élysée, le bon Loubet tint à ce que son jeune fils fit sa première communion ; mais il ne poussa pas le courage jusqu'à y assister. Après avoir accepté pour M. Berteaux le décor d'obsèques nationales et areligieuses, sa famille fit célébrer sans bruit un service à Saint-Philippe-du-Roule, et encore quelques-unes des personnes qui touchaient de plus près à l'ancien ministre n'osèrent pas s'y montrer. Nous croyons que, dans ces dernières années, le seul ministre — agissant comme ministre — qui ait eu l'audace de prononcer le mot « Dieu » fut cet original de Gallifet, saluant de l'adieu suprême le cercueil d'un vieux camarade. Il est vrai qu'il avait galopé, sabre haut, dans la rafale de mitraille du plateau d'Illy. Cet homme avait toutes les bravoures.

Cependant, les politiciens ne sont pas seuls à disposer des programmes d'instruction. Nous avons une Université, des facultés, un Conseil de l'instruction publique dont les attributions ont le même objet. Malgré une sélection, où le prétexte de défense républicaine joue son rôle, cela représente tout de même des compétences et quelques hommes de pensée. Ces hommes ont un autre horizon que celui de M. Brisson. Ils ont étudié ; ils ont lu, ils savent des choses que M. Brisson ignore. Il n'est pas douteux qu'ils aient vu la lacune de nos programmes

d'éducation. Et s'ils l'ont vue, pourquoi ne font-ils rien pour la combler ?

Ils ne font rien, d'abord parce que, par tempérament, les honnêtes gens sont des timides. Mais surtout, ils ne peuvent rien, parce que, dans notre république du tohu-bohu, ministres et Parlement sont à la merci de quelques « terreurs » électorales qui font de l'action directe et remplacent les idées générales par le maniement du chantage et de la peur. Un beau spécimen de ce genre de terreur était Flachon qui, en dehors de la spécialité qui vient d'interrompre une belle carrière, s'était arrogé celle de maintenir la République dans l'irrégion. Méditez et savourez cet extrait de la plaidoirie de M^e Henri Robert, défenseur de sa complice :

« Flachon fut un des rois de Paris. Il avait chaque jour à sa table les puissants du jour et pouvait considérer d'un œil orgueilleux sa liste de collaborateurs politiques. Sur cinquante de ses collaborateurs, trente-trois devinrent ministres. On peut l'appeler le Warwick de la République. » (*Audience du 5 janvier 1912.*)

Maintenant comprenez-vous d'où vient la puanteur du régime ? Comprenez-vous qu'en face d'un gaillard de cette envergure, savants, philosophes, historiens, penseurs, tous ceux qui peuplent les académies et les conseils universitaires ne pèsent pas lourd ? Ces hommes ont écrit, étudié, réfléchi, comparé, ils savent comment les peuples prospèrent ou périssent, ce qui fait les civilisations ou les détruit, ce qui crée des consciences ou déchaîne des appétits ; mais qu'importe tout cela ? Ont-ils un journal, disposent-ils d'un collègue électoral, fréquentent-ils les congrès ? Il n'est pas douteux que, de-

puis vingt ans, un immonde saltimbanque comme Flachon a eu plus d'influence sur les programmes universitaires qu'un historien comme M. Lavisce, par exemple. Et voilà pourquoi les programmes ont des lacunes que M. Lavisce, président du Conseil supérieur de l'instruction publique, entrevoit sans doute, mais qu'il lui est interdit de supprimer.

*
* *

Cependant, il faudra bien se résoudre à faire quelque chose. A moins de sombrer, on ne peut pas toujours descendre. Ce quelque chose à faire, c'est la restauration dans l'éducation de l'esprit religieux.

Et bien entendu, il ne s'agit pas d'imposer à l'enfant de l'école laïque un culte déterminé, de lui prêcher une religion exclusive, de lui suggérer que tel dogme est préférable à tel autre. Cela non, il ne le faut pas ; il ne le faudra jamais dans l'école publique.

Mais est-ce donc violer le principe de la neutralité que d'habituer l'enfant à une conception logique de la vie et de fonder inébranlablement cette conception sur les principes que nous avons indiqués déjà et que n'importe quelle foi, n'importe quelle philosophie, n'importe quelle doctrine peuvent admettre :

- 1° L'Univers a un but inconnu, mais certain ;
- 2° L'être humain a une destinée inconnue, mais certaine ;
- 3° Bien que nous ne puissions donner aucune preuve décisive à ce sujet, il est à la fois conforme à la logique, à la justice, ainsi qu'au sentiment intime de notre res-

ponsabilité qu'une sanction soit attachée au bien ou au mal que nous aurons fait.

Si ces trois principes étaient enseignés dans les écoles, si les jeunes intelligences en étaient imprégnées et pénétrées, certes nous ne croyons pas que la vertu régnerait sans conteste parmi les hommes, mais nous sommes persuadé que quelque chose serait amélioré dans la moralité générale.

Ces principes nous semblent suffisants pour reconstituer ce que nous avons appelé l'esprit religieux et qui, par une abstention qui n'est plus de la neutralité, mais de l'abdication, a été totalement oublié dans les programmes d'éducation.

*
* *

Nous savons d'ailleurs que ce n'est pas par oubli, mais par omission volontaire, que la préoccupation de « l'état d'esprit religieux » a disparu de ces programmes.

Ce fut naguère, surtout au dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième, une doctrine généralement admise que l'esprit religieux était incompatible avec un certain degré de civilisation et que, toujours, le niveau scientifique serait en raison inverse du sentiment religieux. Les philosophes, les encyclopédistes vécutrent sur ce fonds de doctrine, et, comme ils joignaient à une haute intelligence, à une science très développée, une combativité de polémistes enragés, ils en firent une vérité acceptée, un de ces axiomes qu'on ne discute plus. La bourgeoisie voltairienne de Louis-Phi-

lippe hérita de cet état d'esprit, légitimé d'ailleurs par le manque de mesure de l'Église sous la Restauration. Des classes éclairées, l'axiome descendit aux masses populaires. Les organisateurs de la troisième République contribuèrent à le consolider et à le répandre ; car l'Église catholique ayant commis la maladresse de se solidariser avec les régimes déchus, l'État se crut vis-à-vis d'elle en légitime défense. Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! — telle fut la formule un peu grossière que le peuple qui n'a pas le sens des nuances traduit par cette autre : la religion, voilà l'ennemie. Il fut désormais acquis que l'esprit moderne, le progrès, la science étaient d'un côté, et que, de l'autre, se groupaient les réactions, les superstitions, l'esprit religieux.

Cependant, il est manifeste que cette classification est par trop simpliste et qu'elle ne saurait satisfaire l'élite dont la pensée s'élève au-dessus des remous d'opinion de la foule. L'identification de l'esprit religieux et du recul de l'esprit humain est une conception fautive qui peut suffire aux faiseurs de manuels scolaires, aux diplômés officiels qui croient représenter la science parce qu'ils sont capables d'énumérer quelque classification, de démontrer quelques théorèmes et de découper quelques cobayes sur une dalle d'amphithéâtre.

Mais tous ceux qui, franchissant le cercle étroit des sciences exactes, s'élèvent aux conceptions qui, sans pouvoir se démontrer rigoureusement, n'en sont pas moins un reflet des vérités éternelles, tous ceux qui, penchés sur l'histoire, ont perçu le sens des grands mouvements obscurs dont l'Humanité tressaille, savent qu'une société ne peut vivre sans idéal, et qu'un idéal est toujours

religieux par quelque côté. A un point de vue beaucoup plus terre à terre, mais qui, par cela même, est plus accessible, ils savent encore qu'un peuple devient ingouvernable sitôt qu'il ne se résigne plus aux inégalités sociales, et qu'il ne peut plus s'y résigner dès qu'en lui a disparu l'esprit religieux. Nous livrons cette observation aux méditations des politiciens qui commencent à perdre la tête en entendant gronder autour d'eux le flot des malédictions et des révoltes. Jusqu'ici, ils ont fait de l'irréligion parce que cela paraissait conforme à leurs intérêts électoraux ; un jour viendra peut-être ou ils « feront de la religion » pour les mêmes raisons. Et ils mettront dans cette attitude nouvelle tant de zèle qu'il faudra les modérer.

Laissons ce côté de la question sur lequel il ne nous plaît pas d'insister, parce qu'il n'est pas d'ordre très élevé, et remontons vers les hauteurs en rappelant ce que pensaient au sujet de l'incompatibilité prétendue de la science et de l'esprit religieux quelques hommes qui n'étaient ni des ignorants ni des rétrogrades.

« Rien n'est plus faux que le rêve de certaines personnes qui, cherchant à concevoir l'Humanité parfaite, la conçoivent sans religion. C'est l'inverse qu'il faut dire... Supposons une planète dont la puissance intellectuelle soit double de celle de l'humanité terrestre, cette humanité-là serait au moins deux fois plus religieuse que la nôtre... Le progrès aura donc pour effet d'agrandir la religion et non de la détruire ou de la diminuer. »

Qui dit cela ? Renan, dans son livre *les Apôtres*. Nous savons d'ailleurs tout ce qu'on peut objecter à une

opinion de Renan et nous n'attachons pas plus de crédit qu'il ne convient à sa philosophie fuyante et imprécise, Il n'en était pas moins merveilleusement compréhensif et suprêmement intelligent, et c'est à ce titre qu'une pensée de lui n'est jamais négligeable.

De Renan, montons plus haut, au puissant Herbert Spencer, logicien sévère, rigoureux classificateur des lois et des principes. Dans la majeure partie de son œuvre, dans sa vie, il s'était montré éloigné et comme défiant vis-à-vis de l'état d'esprit religieux. Si l'on pouvait trouver en lui la trace d'un parti pris, c'eût été plutôt dans un sens hostile à une religion quelconque. Et cela était très explicable. Élevé dans une famille très pieuse, choqué dès l'âge d'homme de l'étroitesse méthodique, il eut quelque peine à concevoir une religion affranchie de pratiques dont la lettre tuait l'esprit. L'Inconnaissable, telle fut la formule par laquelle il crut se mettre en repos à l'égard de tout ce que sa science ne pouvait directement atteindre. Mais voici qu'après avoir cherché, pensé, parcouru le cycle immense, il demeure inquiet de cet inconnaissable et avoue que plus il avance en âge, plus il sent l'insuffisance d'une théorie qui voudrait supprimer de l'âme humaine toute préoccupation religieuse. En bon Anglais, s'attachant d'instinct aux répercussions d'ordre pratique, il remarque que « c'est une vérité toujours nécessaire à rappeler que, dans ce monde où tant de maux nous affligent, la foi en des compensations dans un monde meilleur fait accepter aux hommes certaines épreuves que, réduits aux connaissances positives, ils ne sauraient accepter ».

Il ajoute que plusieurs causes ont déterminé l'impor-

tante modification qui s'est produite dans ses idées sur les institutions religieuses.

« La première, dit-il, a résidé dans des études sociologiques. Ces études m'ont forcé à reconnaître que par tout et toujours, dans la vie réelle, l'influence exercée sur la conduite des hommes par les symboles théologiques et par l'action des prêtres s'est révélée indispensable. En fait, la subordination nécessaire des individus à la société n'a pu se maintenir que grâce à des institutions ecclésiastiques.

« Mais, peut-être, la cause principale de mon changement d'opinion a-t-elle été la conviction en moi de plus en plus profonde que la sphère de l'âme occupée par les croyances religieuses ne saurait demeurer vide, et que toujours s'y poseront les grandes questions relatives à nous-mêmes et à l'Univers.

« ... Dès lors, les croyances religieuses qui de manière ou d'autre remplissent cette sphère de l'âme dont le vide ne peut être comblé par l'interprétation rationnelle des choses, m'ont, de plus en plus, inspiré une sympathie fondée sur le sentiment d'un besoin commun. J'ai compris que ce qui m'éloignait de ces croyances, c'était, en même temps que l'impossibilité d'accepter les solutions reçues, l'impérieux désir de posséder des solutions véritables. » (*Autobiographie.*)

Montons plus haut encore. Et relisons cette page de l'immortel Pasteur, qu'un instituteur (et cela fait toucher du doigt la niaiserie des programmes actuels) n'oserait pas commenter en classe, de peur d'être dénoncé à ses supérieurs hiérarchiques :

« Au delà de la voûte étoilée, qu'y a-t-il ? De nouveaux

cieux étoilés. Soit. Et au delà ? L'esprit humain poussé par une force invincible ne cessera jamais de se demander : Qu'y a-t-il au delà ?... Comme le point où il s'arrête n'est qu'une grandeur finie, plus grande seulement que toutes celles qui l'ont précédée, à peine commence-t-il à l'envisager que revient l'implacable question, et toujours, sans qu'il puisse faire taire sa curiosité.

« Il ne sert de rien de répondre : Au delà sont des espaces, des temps, des grandeurs sans limites. Nul ne comprend ces paroles. Celui qui proclame l'Infini, — et nul ne peut y échapper, — accumule dans cette affirmation plus de surnaturel qu'il y en a dans les miracles de toutes les religions ; car la notion de l'Infini a le double caractère de s'imposer et d'être incompréhensible. Quand cette notion s'empare de l'entendement, il n'y a plus qu'à se prosterner... La notion de l'Infini dans le monde, j'en vois partout l'inévitable expression. Par elle, le surnaturel est au fond de tous les cœurs. L'idée de Dieu est une forme de l'idée de l'Infini. Tant que le mystère de l'Infini pèsera sur la pensée humaine, des temples seront élevés au culte de l'Infini, que le Dieu s'appelle Brahma, Allah, Jéhovah ou Jésus. » (*Discours de réception à l'Académie.*)

Maintenant nous pouvons conclure !

Lumière ou ténèbres ? Progrès ou recul ? De quel côté est l'esprit religieux ? Est-il audacieux d'affirmer que c'est du côté du progrès et de la lumière ? Nos garants s'appellent Renan, H. Spencer, Pasteur. A ces noms, ajoutons celui d'Auguste Comte qui fut si profondément religieux. Cela contrebalance bien l'opinion de quelques ministres, de quelques directeurs d'enseignement et de

quelques scripteurs de manuels, même s'ils s'appellent Aulard et Bayet, même s'ils sont renforcés de leur collaborateur intermittent mais fidèle, M. Homais.

PAUL GUÉRIOT.

Observations d'un positiviste.

Dans l'article de M. Guériot, il est un mot que je tiens à prendre pour point de départ. « La destinée de l'homme, écrit-il, tout ce que nous pouvons en dire, c'est qu'elle existe, c'est qu'elle nous impose des devoirs dont le plus impérieux est la collaboration à l'ordre universel. » Les positivistes ne rejettent qu'un terme de cette formule, celui de « destinée », qui tend à représenter notre espèce comme ayant reçu, d'une personnalité supérieure, le commandement d'agir d'une certaine façon. Pour eux, cette hypothèse reste inconciliable avec le spectacle des phénomènes universels dont l'inventaire se trouve assez avancé pour nécessiter un point de vue d'ensemble fort différent. Mais nous déclarons que la vie humaine ne peut avoir qu'un but, celui de faire de l'ordre au milieu du mouvement spontané de tous les êtres. Et naturellement, pour y parvenir, il faut commencer par faire de l'ordre dans ce foyer d'impulsions turbulentes qu'on nomme notre cœur, et aussi dans cette société de nos semblables qui dispose de moyens d'action si puissants, quand on arrive à y établir la convergence des efforts dans une direction commune.

Le défaut actuel de convergence, telle est la source

première des maux que déplore M. Guériot et que nous déplorons tout autant que lui. Un coup d'œil circulaire jeté autour de nous le fait vite voir.

D'abord, c'est l'incohérence de l'esprit public qui a fait perdre aux dirigeants de notre organisme politique ce sentiment social qui devrait être plus vif chez eux que chez tout autre. En l'absence d'un but commun accepté de tous, la participation au pouvoir n'a pas tardé à se transformer en simple moyen d'améliorer ses petites affaires personnelles. Qui dénombrera ceux de nos politiciens qui, couverts de dettes il y a vingt ans, sont devenus millionnaires, rien qu'en écrivant des articles de journaux et en siégeant dans nos assemblées ? La machine officielle elle-même, l'État, s'est fait agent de larcins, en dépouillant les congrégations dans les conditions que l'on sait. L'exemple venait de trop haut pour ne pas susciter une vive émulation parmi les professionnels du vol. Étonnez-vous, si ceux-ci le suivent avec entrain ! Sous le nom de *lois*, l'État s'était fabriqué des moyens perfectionnés pour arriver à ses fins. Les voleurs de la rue l'ont encore imité sur ce point. Nous avons eu le vol avec automobile, le vol au poivre. A quand l'utilisation de l'aéroplane ?

La perte du même sentiment social ne se rencontre pas moins chez la plupart des chefs d'industrie. Ils ont inventé cette chose monstrueuse : le travail des femmes dans les usines. Dès lors, plus personne à la maison pour s'occuper des enfants. La direction la plus indispensable, celle de la mère — et il est rare que la mère manque tout à fait à sa tâche — leur est supprimée. Aux heures mêmes où elle se retrouve à la maison, la femme

aura perdu, dans la promiscuité des ateliers, le meilleur des qualités dont elle se trouvait naturellement pourvue. Elle aura perdu justement les plus indispensables à sa fonction, telle l'habitude de considérer le foyer familial comme son vrai domaine, où elle doit retenir le mari et les enfants, quand rien ne légitime leur absence au dehors.

Le divorce aggrave encore ces résultats. Sa facilité, sa simple possibilité pousse à ne rien supporter, fussent en pâtir les plus proches parmi nos proches, et surtout les plus faibles, les plus petits.

Si nos magistrats manquent de la sévérité nécessaire en cas de répression, la faute en est encore à l'insuffisance de leur sentiment social. Ils ont peur de passer pour trop méchants, en face d'une opinion publique qui a perdu toute règle directrice. Ils se font une idée fautive de leur rôle. Celui-ci ne consiste pas à peser les circonstances morales qui ont pu faire déchoir tel individu : seule une divinité omnisciente pourrait assurer cette tâche. Le devoir des juges, beaucoup plus simple, se ramène à traiter les malfaiteurs comme de grossiers ambitieux et à augmenter durement les risques de leurs entreprises, pour décourager leur audace. Mais ce point de vue suppose, lui aussi, que le bien général est l'objet de fortes préoccupations chez ceux qui ont à juger. Au reste, qu'on ne se hâte pas de conclure que j'approuve M. Lajeunesse, quand il propose d'atroces pénalités. Le châtement doit effrayer. Il ne faut pas qu'il dégrade ceux qui l'appliquent. Il faut encore moins que son spectacle ou sa simple description flatte, chez le public, des instincts de cruauté dont l'essor ajouterait

encore au désordre. Il suffirait que les départs pour la Guyane fussent plus fréquents et le régime des travaux forcés un vrai régime pénitentiaire.

Certes, l'école laïque a bien aussi sa part d'influence déplorable. Elle a servi à éliminer le catéchisme, dont tant de jeunes Français auraient encore besoin. Elle n'a rien mis à sa place, ou si peu ! Mais nos politiciens, nos chefs d'industrie, nos magistrats ne se sont point assis sur ses bancs. Les lecteurs de cette revue savent que je n'éprouve nulle tendresse pour la pédagogie officielle. Encore doit-on voir les choses telles qu'elles sont et, avant de s'attaquer à un problème, en déterminer tous les éléments.

M. Guériot propose, comme remède, l'enseignement d'une vague croyance à la divinité et à des sanctions pour nos fautes. Je n'ai guère confiance. Il est des enfants qui, dès la douzième année, ne peuvent plus croire en Dieu : parmi eux, on en voit qui, plus tard, se consacrent avec ardeur au bien public. Il en est d'autres que la perspective d'obéir pour éviter des punitions révolte comme une bassesse ; le système qu'on préconise produirait sur ces jeunes êtres les plus mauvais effets. Mais j'accorde que ces moyens éducatifs ne sont pas dépourvus d'efficacité avec toutes les natures. C'est pourquoi je prêche ici pour la liberté complète de l'école, la famille pouvant seule apprécier ce qui convient aux uns, ce qui serait nuisible à d'autres.

N'avons-nous donc rien à proposer, nous, les positivistes ?

Si. Comme remède partiel, mais immédiat, nous proposons qu'on supprime ce foyer de pestilence qu'on

appelle le parlementarisme. Il a pour base la corruption, et son existence seule suffit à faire éclore et à propager l'idée que les ressources sociales ne sont autre chose qu'une proie offerte aux appétits de l'égoïsme individuel. Au contraire, l'institution d'un système de pouvoirs publics comportant une pleine responsabilité des chefs ne peut que raviver cette opinion que les simples particuliers, eux aussi, sont responsables devant la collectivité de l'usage qu'ils font de leur savoir, de leur richesse, de leur activité.

Remède partiel, répétons-le. Nous n'avons pas la naïveté de croire qu'un changement politique suffise à tout. Le vrai sentiment social dépasse le présent fugitif. Il embrasse, outre les contemporains, les générations passées et les générations futures. Il est fait de vénération pour les premières, aux laborieuses expériences desquelles nous devons de connaître les conditions de l'ordre et celles de l'amélioration. Il est fait, par surcroît, de sollicitude pour les humains à venir, auxquels nous devons transmettre, après l'avoir accru, le précieux héritage qui nous fut dévolu à nous-mêmes. Mais le sentiment social ainsi défini revêt un caractère de religion. Religion sans rites réguliers, pour le moment. Religion tout de même, qui sauve tous les jours du naufrage mainte individualité. Elle peut sauver aussi les masses. Seulement, c'est une œuvre de longue haleine. Le christianisme a mis quatre siècles pour s'installer dans l'empire romain. Nous n'avons, derrière nous, que dix à douze lustres. C'est plus qu'il n'en faut pour ne pas perdre l'espoir.

ANTOINE BAUMANN.

PATRIOTISME OFFENSIF

GABRIELE D'ANNUNZIO ET HUGO VON HOFMANNSTHAL

Quand M. Gabriele d'Annunzio commença de voir, il y a quelques mois, que la guerre déclarée inopinément à la Turquie par l'Italie avait soulevé contre son pays une certaine animadversion, de la part d'une vieille amie : l'Angleterre, et de deux fidèles alliées : l'Allemagne et l'Autriche, quand il vit que ces trois Puissances avaient la prétention d'empêcher les Italiens de pénétrer dans le détroit des Dardanelles, il en eut la bile échauffée, et il publia, sous ce titre : *la Canzone dei Dardanelli* (la chanson des Dardanelles), un poème patriotique, si virulent contre ces trois Puissances septentrionales, si dédaigneux et même méprisant pour le gouvernement italien lui-même, que celui-ci crut devoir le faire saisir.

Grâce à l'obligeance d'un de nos amis de Rome, le très distingué poète Cesario Testa, nous avons pu, non sans peine, nous procurer un exemplaire imprimé de ce poème, et nous pensons que nos lecteurs nous sauront gré de leur en faire connaître quelques tercets, ceux précisément qui visent les Puissances dont nous venons de parler.

D'abord voici ton compte, Angleterre :

Le sobre Thalassocrate denté, le pudique pasteur aux cinq repas qui se lave avec l'eau de Pilate,

Oublieux de ses vermeils jours fastes et néfastes, renifle et s'indigne devant tant d'horreur et il en détourne ses yeux chastes !

A toi, maintenant, Allemagne, à toi, qui as fait à nos cœurs de Français une si cruelle blessure :

Et celui qui, près du Rhin, grince des dents et sourit tour à tour, livide de bile, le groin enfoncé dans sa bière sanguine,

L'envahisseur qui méconnut toute vertu gentille, l'atroce lansquenet qui frappa les vieillards et les femmes de la crosse de son fusil,

Le goujat qui ne s'émut jamais devant la douleur des vaincus et souilla tout de la fange attachée à ses lourdes semelles.

Le Hussard de la Mort (1) met un crêpe à ses tibias et à son crâne pour attester ainsi sa pitié fraternelle envers tant de fleur musulmane détruite !

Enfin, attrape, Autriche :

Mais il y a tel qui se désole plus que tous les autres : c'est l'angélique pendeur, l'ange du gibet sempiternel.

Sombre Mantoue, talus de Belfiore, fosses de Lombardie, pauvre Trieste courbée sous le joug, vit-on jamais miracle plus grand ?

Le dégoût de l'Aigle à deux têtes qui revomit, comme le vautour, les chairs des cadavres indigestes !

Autre prodige. La corde à nœud coulant qui se change en cordelière sans tache pour en ceindre l'ignoble bourreau,

(1) Il convient de noter ici que, comme s'il eût voulu donner raison à M. d'Annunzio, Guillaume II a justement revêtu son uniforme de hussard de la Mort, pour assister au dîner que lui a offert, ces jours-ci, notre ambassadeur, M. Cambon, ce qui était d'un goût délicieux.

Tandis que chaque nuit, en songe, il est souffleté par cette main coupée et chargée de bagues qui ensanglanta la poche du Croate (1).

Arrivant à conclure, le poète s'écrie :

Tels sont les très chrétiens frères du protecteur de l'Arménie, lesquels ont refait une pieuse virginité aux Dardanelles.

Or, un célèbre poète autrichien, M. Von Hofmannsthal, piqué au vif par la philippique de M. d'Annunzio contre l'Autriche, lui a écrit en allemand une lettre ouverte dont la traduction italienne a paru dans le *Giornale d'Italia*.

Après avoir couvert d'éloges le poète italien pour les beautés diverses de son œuvre antérieure, faite de morbidesse et de grâce, le poète autrichien lui reproche amèrement la nouvelle manière, toute pleine de haine et de fiel, qu'il vient d'inaugurer.

Je ne sais, s'écrie M. Hugo Von Hofmannsthal, qui et quoi il faut être pour ne pas détruire un ouvrage semblable, quand on se l'est vu refuser par un éditeur ayant le sens de l'opportunité, ainsi que par un journal, où l'on collabore, et quand le gouvernement le fait saisir, et quand enfin les journaux les meilleurs et les plus patriotes approuvent cette saisie.

Je me demande qui et quoi il faut être pour se montrer, dans un moment si grave, dépourvu à ce point de tenue et de sens politique, si peu humain et en même temps si grotesque.

Je me demande comment il est possible de se plaquer sur

(1) Du temps des cinq journées de Milan, un Croate, pour s'emparer des bagues d'une dame blessée, lui coupa la main et l'empocha.

le visage le masque de la haine, lorsqu'on ne hait pas, de franchir ainsi les bornes de la décence, et de jouer un tel jeu avec les souvenirs solennels du passé. Je me demande comment on peut, en voulant représenter Tyrtée, jouer ce rôle de Polichinelle...

Ainsi s'exprime (et en y ajoutant bien d'autres imprécations que nous omettons de rapporter) le poète autrichien Hugo Von Hofmannsthal dans ses invectives contre le poète italien Gabriele d'Annunzio.

Sans prendre parti ni pour l'un ni pour l'autre de ces deux poètes qu'enflamme la colère patriotique, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer, en notre qualité de Français patriote, les quatre tercets qui dans *la Canzone dei Dardanelli* visent l'Allemagne et d'en être reconnaissant à M. d'Annunzio.

EDMOND THIAUDIÈRE.



L'ESPRIT n'est pas destiné à régner, mais à servir : quand il croit dominer, il rentre au service de la personnalité, au lieu de seconder la sociabilité, sans qu'il puisse nullement se dispenser d'assister une passion quelconque. En effet, le commandement réel exige par dessus tout de la force, et la raison n'a jamais que de la lumière; il faut que l'impulsion lui vienne d'ailleurs.

AUGUSTE COMTE.

LE ZOHAR

[*Sepher ha Zohar* (Le Livre de la Splendeur) : Doctrine ésotérique des Israélites ; traduit pour la première fois sur le texte chaldaïque et accompagné de notes par JEAN DE PAULY. Œuvre posthume entièrement revue, corrigée et complétée, publiée par les soins de M. ÉMILE LAFUMA-GIRAUD. Paris, Leroux, 1906-1911, 6 volumes in-8. Édition somptueuse, 120 francs.]

I

HISTOIRE DU ZOHAR

Cette annonce est en soi explicative : elle dit la provenance élamique du livre et révèle son histoire : à l'esprit on reconnaît la doctrine.

On sait avec quelle lenteur s'établit le canon biblique, quelle peine eurent les siècles à en faufiler les morceaux disparates. Esquissé par des contemporains d'Hésiode, un siècle après Homère et ses rapsodes, deux siècles au moins après cette chute mémorable de Troie qui, aux Aryens victorieux, assura l'avenir immortel de la civilisation méditerranéenne, le Livre sémite ne revêtit sa forme définitive que sous la compression rivale du Testament nouveau. La ruine de Jérusalem lui imposa le sceau du sacre.

On vit avec le passé ; on n'en vit pas : les Juifs obstinés durent, de la besace de l'exil, retirer maintes moutures. De la Judée romanisée sortit le commentaire savant et sobre dit le *Talmud de Jérusalem* ; de la capitale mésopotamienne du Parthe se répandit le *Talmud* de législation et de jurisprudence abstruse dit *de Babylone*. Par son humanité, le Talmud jérusalémite plaisait aux christianisants ; par sa haine raciale, le Talmud babylonien échauffait la foi des Beni-Israël.

A peine ces codes judaïques étaient-ils achevés, que l'Islam poussait sur le vieux fumier oriental. Une fois de plus, la postérité d'Abraham, chassée de Palestine et de Chaldée, repassait sur la piste tracée auparavant par les marchands sémites vers le soleil couchant. De ceux-là qui ne voulurent s'accommoder sur place d'Ismaël vainqueur, les uns suivirent l'exode des Cosaques refoulés et, avec eux, s'épandirent ou filtrèrent sur l'Europe septentrionale ; les autres, entraînés le long des côtes d'Afrique par le flot musulman, pénétrèrent dans la péninsule ibérique, prêts à des migrations ultérieures. Babylone surtout fournit le premier contingent ; Jérusalem, le second. De cette dispersion sortirent les deux types juifs, si distincts par la mentalité comme par le physique, les Ashkenazins ou juifs d'Occident, détachés du tronc arménien, et les Séphardins ou juifs méditerranéens.

Le Zohar, élaboré en Espagne, est l'étrange produit de l'inspiration chaldéo-jérusalémite coordonnée par une école alexandrine et corrigée, ou même coupée, par des Séphardins.

La langue dénonce ici la filiation intellectuelle ; mais

l'esprit nous dira mieux l'origine. La rédaction dernière est du treizième siècle.

II

DIVISION DE L'ŒUVRE

Le Zohar ne constitue pas un traité : c'est un commentaire, un recueil de conversations sur les livres bibliques et talmudiques. Les interlocuteurs s'y proposent mutuellement des problèmes ou éclaircissements. Avec l'emphase orientale, les Séphardins, élevés à l'école des Arabes, donnèrent à cette sorte de journal pieux le titre superbe de *Livre de la Splendeur*. Pourtant, sa lecture évoque la façon de Boccace et celle de la reine de Navarre, plutôt que les récits fantastiques des *Mille et une nuits* ; j'entends, d'un Boccace confit de piété ou d'une reine de Navarre pleine de componction...

A première vue, ce Livre des éclaircissements — tel serait au juste son titre légitime — paraît tronqué. Il ne commente pas l'ensemble des livres bibliques. Fidèle à la seule tradition mosaïque, il utilise les chroniques, les livres sapientiaux ou prophétiques, tout en se bornant à la glose du seul *Pentateuque*. On pense d'abord que le temps n'a pas permis d'achever cet examen de la doctrine orthodoxe ; mais l'esprit qui préside aux propos ne permet guère de s'arrêter à cette hypothèse. Ultra-conservateur, le Zohar cherche à consolider la conception hébraïque par la spéculation alexandrine. L'absolutisme théocratique se renforce de l'absolutisme idéaliste.

Des six volumes de cette magnifique traduction française, deux sont consacrés à la *Genèse*, deux à l'*Exode*,

un au *Lévitique* et aux *Nombres*; le dernier, au *Deutéronome* et à de copieuses notes des savants traducteurs. M. Lafuma-Giraud nous laisse espérer la publication d'une introduction générale qu'avait esquissée son infortuné collaborateur, Jean de Pauly, mort à la tâche. Pour notre commune instruction, nous l'attendons avec espoir.

III

L'ESPRIT DU ZOHAR

La conquête grecque de l'orbe antique avait infusé jusqu'aux Indes un esprit nouveau. Au foyer du rayonnement, Alexandrie dispersait les rayons des génies sémites, hamites et aryens concentrés. Chaque flux réagissait sur ses associés. Si les œuvres d'Aristote gisaient dans les oubliettes d'une présomptueuse ignorance, celles du « divin » Platon dominaient les âmes fatiguées. Les élus du dieu d'Israël avaient place à cette académie cosmopolite. Philon y avait brillé avant les jours de Paul et de Jean.

On sait le caractère métaphysique de la conception platonicienne. Le monde (*physis*) est un à côté (*méta*) des manifestations à nos sens (phénomènes) du pouvoir divin. Les formes visibles sont des copies grossières (*idées*) des formes surnaturelles invisibles dont les combinaisons transcendantes font les délices des Immortels.

Ce rêve devait séduire l'intelligence anxieuse du mosaïsme exilé; et le Zohar nous montre, en effet, l'étrange alliage du platonisme avec le mosaïsme. La théorie du Verbe, de Philon, avait transfiguré, par le ministère de Jean, la figure populaire de Jésus. La subtilité araméenne descendit de ces abstractions. Le Zohar concrétise dans

la Lettre le mythe idéaliste du génie hellène. Son interprétation de l'Écriture devient le plus étonnant ramassis de devinettes théologiques qu'on puisse feuilleter.

Voici les prémisses : l'Écriture est la Parole de Dieu. Chacun des mots, chacune des lettres de ces mots, le jambage d'une lettre, les incorrections du style et jusqu'aux fautes d'orthographe, recèlent des mystères ineffables. Tout fait, tout être, toute chose d'ici-bas sont des empreintes des existences immatérielles de là-haut. Pénétrer le sens mystique de l'Écriture, c'est participer à la vie divine. Seul le monde occulte est vrai. Morale et histoire humaines ne sont qu'accidents.

Il existe une correspondance entre le Verbe céleste et la version du « peuple élu » ; il va être loisible à l'Israélite d'agir sur l'Élohim. Une pieuse combinaison des lettres sacrées et la prononciation correcte du mot déterminent dans les sphères divines la combinaison d'un Verbe doué ici-bas d'une efficacité surnaturelle.

Dérivée logiquement du Zohar, mais distincte en ses leçons, la Cabale est l'art d'opérer ces prodiges. Dans la même conception, les rites jouissent d'une vertu intrinsèque ; grâce au contrat religieux bilatéral, ils enchaînent, ils lient la divinité.

On voit ainsi pourquoi la lecture du Zohar resta longtemps interdite aux croyants. Les hommes transforment trop volontiers l'intérêt de leur croyance en croyances de leurs intérêts, et l'on se gardait des charlatans autant que des fanatiques.

L'esprit du Zohar est d'une rare cohérence dans sa divagation théologico-métaphysique. La rédaction dernière fut, certes, menée vivement.

Les grands « moines d'Occident », contemporains des rédacteurs zoharistes, avaient inauguré heureusement un mode tout autre d'interpréter, de *spiritualiser*, les écrits bibliques. Poursuivant l'œuvre morale et politique des Pères de l'Église, attachés, autant que l'édification dogmatique le permettait, au réalisme historique et vraiment romain qu'enseigna Sulpice-Sévère, ces patients fournis du cloître avaient distillé, « sublimisé », le vieux marc judaïque putréfié ; ils avaient créé, par la plus noble des synthèses, le génie du christianisme.

Un instant, les zoharistes ont subi la bienfaisante contagion : dans la gangue biblique s'enchâssaient maints joyaux, nourris des joies pures et des peines fortifiantes des humanités antiques. D'austères rabbins cherchèrent avec nos moines à convertir la luxure lyrique du *Cantique des cantiques* en un code de sagesse ; l'*Ecclésiaste*, en une leçon de philosophie ; les *Proverbes*, en un catéchisme de morale. Cette réforme, ce progrès eût sans doute abouti chez les Séphardins qu'affinaient les Arabes de Bagdad et de Cordoue. Les persécutions espagnoles, voulues d'ailleurs par la guerre de l'indépendance nationale, arrêtèrent cette rénovation religieuse et assurèrent aux Ashkenazins des pays slaves et germaniques une prépondérance déplorable. Isaac Laquedem poursuivit son chemin...

IV

LE PANTHÉON HÉBRAÏQUE

Ébloui de sa Loi mosaïque, le Zohar restitue la mentalité primitive et — quoi qu'on en dise — polythéiste

de la tribu. Le propre de la métaphysique est de disserter moins sur ce qu'on sait que sur ce qu'on ignore : Pic de la Mirandole, traducteur en latin du Zohar, s'en était bien aperçu. Les zoharistes spéculent éperdument.

Ils ont leur genèse ; plus qu'une genèse : la Genèse des genèses ; la suite indéfinie d'univers naissant et mourant au sein des infinis de l'espace et des infinis du temps. L'univers, splendeur des splendeurs de nos contemplations attristées, l'impassible univers n'est qu'un accident éphémère voulu des distractions de Dieu. Les créations matérielles sont les produits changeants des fantaisies spirituelles. Le jeu des lettres sacrées pourvoit aux combinaisons les plus transcendantes des éléments naturels. Les Élohim, verbes de Dieu, engendrent des lettres-anges, des missions de vertus surnaturelles qui agissent avec un pouvoir divin. Dieu et son Verbe se confondent mystiquement, comme doivent logiquement s'identifier l'Être pensant et sa Volonté toute-puissante : *Je suis celui qui suis*. Les Anges, émanations et messagers du Verbe, administrent la Création : la parole est, pour eux, le pouvoir. Ils sont « enfants de la Lumière » ; et par eux le polythéisme ancien se fond insensiblement dans le monothéisme national, première esquisse du monothéisme universaliste auquel aboutirent les hauts sacerdoce de Chaldée et d'Égypte, les sages de l'Iran et de la Grèce, les prophètes d'Israël et d'Ismaël, Paul de Tarse aux portes d'Antioche et les Pères de l'Église.

Les masses populaires voient mal ce point dernier de l'abstraction, et conservent leur prédilection aux anges. La Synagogue encouragea, comme partout, ces dévo-

tions. En Israël, l'animosité persiste contre les « pamphlétaires » prophétiques, car la complexité du culte est facteur de l'hégémonie ecclésiastique. Orthodoxe, le Zohar expurgé maintient la multiplicité des personnages angéliques, et prône leur incessant office.

V

APPORTS EXOTIQUES

Grâce à l'exégèse et aux découvertes modernes de l'archéologie, au pourtour de la Méditerranée supérieure et en Mésopotamie, il ne reste plus rien des prétentions israélites à l'originalité de la socialité hébraïque. Chaque jour, la critique biblique rend à qui de droit les morceaux mal cousus de la compilation sacrée. Le Zohar seconderait cette restitution.

Nombreuses y sont les traces du culte aryen du feu. L'Esprit-Saint est une « flamme rouge », l'emblème de la « rigueur ». A cette survivance, il convient de rattacher l'institution de l'onction sacramentelle : l'huile du sacre allume les feux de l'Esprit-Saint. La langue hébraïque manquait d'un mot à elle pour désigner la fiole du sacrement : elle l'emprunta soit au grec contemporain, soit au sanscrit, soit à la langue sœur, indo-européenne, dont, partout, les radicaux signifient *brûler*.

L'influence indoue, transmise par l'école d'Antioche, est aussi notoire. Le soin jaloux avec lequel se conserve la tribu errante est une transformation nationale du culte chinois de la famille, et l'aboutissant de cette haine de caste qui, malgré le joug étranger, persiste en Hindoustan. De là cette animosité agressive des Israélites

pour leurs frères ismaélites ; de là cette rivalité de clan qui morcela Israël et lui valut tant d'infortunes. L'institution du lévirat révèle que la discorde s'étendait jusqu'aux relations des familles voisines.

La cosmogonie zohariste est, pareillement, de style brahmanique ; riche d'une ornementation profuse de génies et de démons. La théologie hindoue, souffle du Zohar, a corrompu jusqu'à la positivité de l'arithmétique naissante. En Syrie, on jongle avec les nombres, à la mode des Zoghi du Gange. Le compte des dénombrements évoque les fantaisies analogues des poèmes védiques.

Alexandrie brassa dans un même tourbillon d'idéalisme les tendances les plus contradictoires. Les doctrines matérialistes des atomes crochus sont remplacées dans le livre juif par les théories théologiquement équivalentes des accrochements des lettres hiératiques. L'ordre de la filiation s'impose d'après la connaissance précise du site géographique de cet étrange mariage.

D'autres conceptions hindoues ont pénétré la pensée d'Israël. La croyance en l'immortalité de l'âme, ou du moins à la survivance *post mortem*, si tard prônée des innovateurs prophétiques, apparaît, à travers le Zohar, de même origine. L'admission de la transmigration décide de la question. Les « élus » sont les enfants d'Abraham ; les réprouvés sont les païens. Les païens vertueux sont des âmes (sous-entendu israélites) jadis souillées qui se purifient des taches démoniaques.

L'usage des paraboles, cher à Jésus, est de même provenance. La fable indo-hellène est une variante de ce mode imagé d'enseignement populaire.

Les apports assyriens sont mieux connus. Après la

Bible, le Zohar évoque maintes cures magiques. La hiérarchie angélique décalque la hiérarchie administrative des Médo-Perses. La clarté atmosphérique de ces régions sèches a mis son sceau sur les crânes de Judée. Les belles nuits de cet Orient lascif invitent à contempler le ciel. Les Juifs n'ont laissé aucun comput astronomique ; pourtant, ils se sont laissé séduire par le sabelisme arabe et l'astrolâtrie punique. La Lune a son rôle, et il est grand, dans le Zohar.

Je ne sais si l'on nota une tradition bien curieuse que les monuments d'Égypte ont récemment confirmée. Chacun sait la légende de Moïse sauvé des eaux. M. Maspero avait à peu près établi que la mère était la princesse sauveur de l'enfant. Le Zohar admet cette filiation et nomme Bathià la mère de Mosché.

Il n'est pas jusqu'au christianisme qui n'ait laissé son empreinte sur la pensée zohariste. En maintes occurrences, les commentaires du livre médiéval se conforment aux doctrines des Pères de l'Église. Les traducteurs, fervents croyants, voient en cet accord la reconnaissance implicite par les Juifs des prédictions prophétiques réalisées. Plus défiants, les mécréants y découvrent les marques de coercition du milieu social ; les stigmates du recopiage, des interpolations et des expurgations.

Tout en recevant le divorce, les Séphardins le réprouvent en premier mariage, préconisent pour les femmes le veuvage éternel, et condamnent le mariage avec une femme divorcée. N'allez pas trop vite admirer ce raffinement moral : « Il est permis à un homme de reprendre la femme qui s'est prostituée, même à des

milliers d'hommes, dit le Zohar ; mais il lui est défendu de reprendre la divorcée qui a pris mari ». Cela par simple raison théologique, — ce qui sort de notre compétence mais ne flatte pas notre sens moral.

Plus miséricordieux cependant que les orthodoxes catholiques, les zoharistes déclarent qu'une mort imméritée — cas bien plus commun que le martyr — efface tous les péchés. Le repentir est absolu : « Il n'est point de serrure au ciel qu'on ne puisse ouvrir avec la pénitence. » Regrettons une fois de plus que cette charité séphardine n'ait point prévalu sur la haine hypocrite de la synagogue ashkenazine : les Nucingen, fils de Bar-Abbas et successeurs du Caïffe, ne commanderaient pas aux condisciples philosophes des Spinoza.

VI

PARTICULARITÉS ISRAÉLITES

« Rien, disait Alfred de Vigny, ne réunit les hommes comme une haine commune. » En Israël, la perpétuité de la race repose sur la haine de l'étranger : cette haine crée sa religion. Le Zohar jette ses malédictions non seulement aux païens, aux *goïm*, mais aux convertis, à ceux qu'il qualifie d'*intrus* : « Les convertis sont un fléau pour Israël. » On ne sait si la parole fameuse de Tacite est authentique ou interpolée : pour lui le juif est *l'odium generis humani* ; le fait est qu'Israël a et est la haine du genre humain.

Le dernier des douze préceptes positifs qu'enregistre le Zohar commande au fidèle d'exposer sa vie pour sa foi ; mais le premier des douze préceptes négatifs défend

de favoriser le païen. Les devoirs humains expirent au cercle, très fermé, des sectateurs de la Loi. Pour le Juif, le « pain céleste », c'est uniquement la connaissance de la Loi. Tout livre qui ne procède pas de l'Écriture est condamné. *Israël est un ver à soie par la bouche* : son Verbe dit le surhumain. Il ne s'assimile point, il n'assimile pas : il écrase. « Le plus fort au monde, c'est le riche, et malheur à qui se frotte à ce fort » ; les pauvres, ajoute le Zohar, ne sont que « tessons »...

L'orgueil de la tribu est sans pareil ; il veut régner par la force ou par la ruse. Le Zohar s'attendrit d'admiration sur l'astuce de Jacob et la circonspection calculatrice d'Aaron.

A l'intérieur de son camp, l'Israélite est d'habitude charitable. Il renforce la loi du Sabbat et en étend l'application aux animaux domestiques. Malgré l'exemple de Samson, il prohibe la castration des esclaves et des bêtes. Le Zohar surpasse sur ce point la tendresse de l'Évangile, et ferait rougir de honte saint Thomas d'Aquin : le repos dominical règne en enfer comme sur la terre et dans le ciel. Confucius, saint Martin, saint François d'Assise, sainte Thérèse et Zwingle ont bien plus d'amour.

Sous l'influence prophétique, la morale personnelle prit en Judée le plus large développement. La Palestine ne connut guère les cultes priapiques : on en retrouve pourtant des traces dans la Bible et dans le Zohar. Le serment solennel auquel on fait si souvent allusion dénonce trop ostensiblement la survivance fâcheuse des mœurs du désert. La sanctification est une explication, non une excuse.

Le Zohar systématise la corruption. On y trouve, ingénument exprimée, la théorie du pot-de-vin. Nos tribunaux démocratiques lui ont récemment donné droit de cité. Notre Droit passe de la conception romaine à l'obéissance judaïque...

En Israël, les actions les meilleures se motivent toujours de l'intérêt privé. Restons pourtant impartial et répétons un beau proverbe du « peuple de Dieu ». « Parfois, dit lui-même le Zohar, on trouve une perle dans la besace du pauvre. » La noble pensée semble se détacher de l'Ecclésiaste : « Lorsqu'on porte le mort au cimetière, tous les actes de sa vie se réunissent et marchent devant lui. » Telles les effigies funéraires des grandes familles romaines.

Quelles étranges incohérences dans la mentalité d'Israël !

VII

INTERPOLATIONS

Les enthousiastes traducteurs du Zohar dénoncent de multiples interpolations. Ce constat ne saurait les surprendre. Richard Simon, l'un des pères de l'exégèse, s'écriait à la vue de tant de faux : « Les Juifs sont de très grands imposteurs » ; les hagiographes sourient...

Maintes sections du Zohar sont perdues. Les siècles oublieux en prennent leurs responsabilités ; mais il est des causes plus actives de destruction : les persécutions chrétiennes d'abord, ennemies des archives ; puis des mesures préservatoires. Des additions certaines dénoncent des soustractions voulues.

Le Messie Jésus est annoncé rétrospectivement : le

Zohar rapporte l'historiette édifiante du jeune génie confondant les docteurs. Par une prophétie bien maladroite, Rome est prédestinée au siège politique de la Chrétienté.

L'Islamisme est traité sur pied d'égalité avec le christianisme ; et cet équilibre dit à lui seul le site et la date de la rédaction principale du Zohar.

VIII

CASUISTIQUE JUDAÏQUE

Ma défiance en la probité littéraire d'Israël paraîtra, je le crains, illégitime — près des hommes à la mode, fiers d'une prétendue impartialité. J'en serai marri. Je ne suis point de cette école bruyante qui s'en va étalant sur toutes les colonnes des journaux, acquis deniers comptants, la grande réclame du Magasin des soldes de la Vérité et de la Justice. Quant aux Israélites, amoureux de leur Mommsen, ils me comprendront. Je me rappelle tout simplement le mirage embrumé des enseignements ecclésiastiques de toutes confessions. La fin invérifiable y justifie trop aisément les moyens contestables. La casuistique est habile à mêler le général au particulier ; on la définit : *l'art d'accommoder les contraires*.

L'altruisme religieux fléchit toujours devant l'intérêt corporatif. Nos gens de loi sont particulièrement experts à cette cuisine des arlequins.

Or, ni les lettrés chinois, ni les discoureurs byzantins, ni les muphtis de Constantinople et d'Ispahan, ni les élèves du pauvre Escobar, ni les docteurs huguenots, ni nos légistes, ni nos professeurs ne sont rien comme ca-

suistes auprès des vieux rabbins commentateurs de l'Écriture. Dans sa longue barbe blanche, Yavé sourit aux inventions de la race migrante. Réticences mentales, aveux clandestins, trahisons, assassinats mystiques sont benoîtement enseignés. On sait les atroces images des vieux Livres : à ces textes exaltés, la malveillance hypocrite recourt en justification. Le Zohar corrige, mais se garde d'effacer : il reste sous ses armes.

IX

TRACES SCIENTIFIQUES

Une synthèse religieuse comporte une physique : à sa manière, elle rend raison du Cosmos et de son milieu social. Nous connaissons la Genèse zohariste ; cherchons-y les éléments assimilables à la synthèse positive.

Aucune trace d'astronomie n'apparaît : une simple allusion relative au recul de l'ombre solaire en certaines conjonctures y figure. Ce rapport biblique est un emprunt chaldéen.

M. Lafuma-Giraud s'étonne de voir son Zohar connaître, avec la sphéricité de la Terre, le double mouvement de rotation et de révolution du globe. Or, Ératosthène avait, depuis plusieurs siècles, mesuré en Égypte un arc de méridien ; au début de l'ère chrétienne, les Hindous en avaient réussi la mesure avec une approximation plus grande. A l'heure où le zohariste écrivait, des marins de l'Atlantique cherchaient la route de l'Ouest. Les deux gyrations étaient prêchées des Iraniens. Après Pythagore, Plutarque en avait renouvelé la tradition dans le monde gréco-romain. La leçon du Zohar s'explique

mieux encore, si l'on se rappelle que la théorie dite copernicienne courait les collèges plus de deux siècles au moins avant la publication du livre du chanoine de Thorn. La démonstration fut développée par l'évêque N. Oresme, en 1337 (imprimée par M. Duhem).

Le Zohar fait d'autres rencontres heureuses : « Rien ne se perd », ose-t-il écrire. C'était commenter Lucrèce : *Nullam rem e nihilo gigni divitus unquam*. Et le Zohar ajoute témérement : « même les esprits ». Quel génie oserait compléter ainsi le théorème de Lavoisier ?

Si les traducteurs n'ajoutent rien du leur, l'écrivain zohariste saurait que le son ne se transmet pas dans le vide. Quelle notion du vide avait-on donc au treizième siècle ?

Pareil doute s'étend à la théorie vibratoire de la lumière, à la correcte notion des couleurs, à la découverte de la composition chimique de l'eau. Saint Thomas reverra ces textes.

J'admire, par contre, le réveille-matin artificiel de l'école d'Aristote.

La physionomie cabalistique est intéressante. La perspicacité cléricale est naturelle. Dieu sonde les cœurs et les reins... sur le visage. Ces pages du Zohar intéressent vraiment l'anthropologue. Quelques-unes de ses remarques somatologiques sont aujourd'hui acceptées.

Il en est de même pour des règles d'hygiène, dues sans doute aux thérapeutes de Philon d'Alexandrie.

X

CONCLUSION

En soi, le Zohar ne comporte pas d'enseignement; il

est le résidu philonien des discussions et commentaires qui servirent à fixer les derniers canons mosaïstes. Un jour, on écrira le commentaire de ce commentaire : il marque un instant de l'histoire. C'est un chaînon de l'imbrisable continuité.

Regrettons que des propos analogues sur les livres sacrés de l'Iran et de l'Inde ne nous soient pas parvenus. Nous expions les autodafés d'Éphèse et d'Alexandrie.

En nous donnant la première traduction française du Zohar, nos érudits compatriotes ont eu le dessein avoué de convertir Israël au christianisme : ils ont cru y trouver une identification inédite du Messie prophétique avec le Messie chrétien. Nous bénissons ce rêve charitable qui nous vaut un livre plein d'instruction.

Colossale utopie ! Ce qu'il fut, Israël le restera. Maints Israélites renonceront aux croyances ancestrales ; ils ne désertent pas la race adulatrice du Bœuf d'or. Le Zohar est un voyage au Nirvâna hébreux.

A ces six beaux volumes, j'appose une critique unique ; ou plutôt, j'épingle un désir : il manque l'une de ces tables copieuses, d'une grande richesse par le choix et le soin, où excellent les éditeurs anglais. L'un des traducteurs est mort à la tâche, mais l'autre, trois fois vaillant, assume l'œuvre inachevée. Un espoir laissé est une promesse : *Nil actum si quid agendum*. M. Lafuma-Giraud aura tout le dévouement de Jules César, patron des Allobroges. La table indispensable sera jointe à l'introduction générale annoncée.

ÉLOI PÉPIN.

LA NUIT ⁽¹⁾

Quelques planètes, comme Mercure et Vénus, d'après les observations de Schiaparelli, répétées dernièrement par Lowell, auraient autour du Soleil une période de révolution égale à celle de rotation autour de leur propre axe, et donc comme la Lune à la Terre, elles présenteraient constamment au Soleil le même hémisphère en laissant toujours l'autre dans l'ombre de l'espace. Si réellement cela était (mais la grande formation de nuées sur Vénus et d'autres phénomènes qui feraient supposer pour elle une période de rotation d'environ vingt-quatre heures, ainsi que pour la Terre, indiqueraient peut-être que cela n'est pas), l'hémisphère voué à une nuit perpétuelle et soustrait aux rayons du Soleil devrait se maintenir à peu près à la température de l'espace, c'est-à-dire à plus de 200 degrés sous le point de congélation de l'eau. Un commencement de phénomène semblable est à constater aussi sur notre Terre, quand alternativement ses pôles se soustraient pour un certain nombre de mois à la lumière et à la chaleur du Soleil et s'engourdissent dans leur cuirasse de glace, à des tempé-

(1) Voir aux numéros précédents des 16 février, 1^{er} et 16 mars : « L'Aurore », « Le Jour », « Le Crépuscule », du même auteur.

ratures qui sont probablement inférieures à 100 degrés au-dessous de zéro.

Mais dans les zones tempérées de notre planète, les nuits, même les longues nuits d'hiver, n'atteignent pas la durée maxima de vingt-quatre heures ; et dans les zones tropicales, au contraire, elles alternent presque de douze heures en douze heures avec la lumière diurne ; en sorte que la vie pullulant sur les parties les plus chaudes de la croûte terrestre n'est pas supprimée par une longue et rigide nuit, mais est seulement quelquefois ralentie et suspendue dans les froides heures nocturnes, pour reprendre ensuite promptement une nouvelle haleine avec la réapparition du Soleil. Sur la Terre donc les latitudes polaires éprouvent seules l'horreur et l'angoisse des interminables nuits, dans lesquelles il semble que toute vie s'éteigne et dont avaient déjà dû sentir le froid aigu les anciens Grecs qui, dans l'*Odyssée*, décrivirent les hyperboréennes et ultra-océaniques régions,

Où possède ses demeures la race cimmérienne
Toujours ensevelie dans une noire obscurité,
Parce que l'œil du Soleil ne la regarde jamais,
Soit qu'il se lève à la voûte étoilée,
Soit qu'il penche de là vers la Terre :
La triste nuit y étend ses ailes noires
Toujours sur la tête des misérables mortels.

Mais dans nos latitudes on n'éprouve que rarement l'horreur de la nuit, durant laquelle, au contraire, la brève suspension de la vie, apportée par le frère de la mort, le sommeil, et le vaste silence sous l'azur immense de l'espace et la vue des scintillantes étoiles inaccessibles

engendrent un sentiment très doux de calme, dont se trouve l'éloquente expression à la fin du huitième chant de l'*Iliade* :

Comme lorsqu'au ciel la lune brille
 Et que, tremblantes et charmantes, autour d'elle
 Reluisent les étoiles ; alors que l'air
 Est sans souffle et qu'au regard tous
 Les édifices et toutes les forêts se découvrent,
 Ainsi que la cime des monts, immense et pur,
 L'éther se dilate, tous les astres montrent
 Un visage souriant, et dans son cœur s'en réjouit
 Le berger étonné.

L'écho très doux de ces vers se répercute dans ces autres vers de Leopardi :

Douce et claire est la nuit et sans un souffle d'air,
 Et paisible sur les toits, et au milieu des jardins
 La lune se pose, et de loin révèle
 Sereine chaque montagne.

Ainsi : le chant humain est toujours le même depuis celui d'Homère et de Leopardi jusqu'à celui de l'humble pêcheur ballotté sur les noirs gouffres de la mer, et c'est avec une parfaite harmonie que tous entonnent un hymne à la sereine, solennelle, inscrutable majesté de la nuit !

Mais il n'y a pas que le chant des hommes. Dans les nuits de printemps, quand on croit pour ainsi dire entendre la palpitation de la Terre en germination, et qu'on en respire l'impalpable parfum, voici que, des frondaisons, jaillit invisible et s'épanche, à travers le silence nocturne, le chant long, très doux, infatigable du rossi-

gnol et qu'il se détache de la surface de la Terre pour monter vers le ciel constellé.

Ce n'est pas un chant, disaient les Grecs, c'est un gémissement : un gémissement empreint d'une inexprimable douceur, le gémissement de la mère sur la mort du fils, le gémissement de la Nature sur la caducité de ceux qui sont nés d'elle, le gémissement de la Terre même sur l'inconsistance de ses petites formes caduques dans l'immensité de l'espace, à travers l'innombrabilité des étoiles. A la douce lamentation du rossignol s'unit, dans les nuits de printemps, le chant pleurard, flûté du coucou.

C'était Mai, qui infuse vie et amour,
Et l'on entendait le coucou chanter au loin,
Mystérieux oiseau qui à travers de profondes
Forêts exhale un soupir presque humain.

Dans toute la poésie de l'Asie le coucou tient le rôle qu'occupe dans la poésie européenne le rossignol, et c'est avec raison. Il faut avoir vécu en montagne et avoir écouté durant les douces nuits printanières ce soupir de flûte pour en sentir l'inexprimable délice. Ce chant est le vrai et naturel accompagnement des heures de la nuit, où la vie, pour reprendre un peu haleine, se laisse aller et s'abandonne sur la Terre et se recrée avec un goût et quasiment un semblant de mort.

Un des chantres les plus passionnés de la nuit fut justement Michel-Ange. Il se complaisait à imaginer que de hauts et inscrutables Destins l'avaient fait fils et compagnon de la nuit :

« Et à moi ils donnèrent le temps sombre, Comme à qui lui ressemble dans la parturition et dans le ber-

ceau », et il ajoutait que, si toutes les autres semences et tous les autres fruits s'ouvrent et se nourrissent à la lumière du Soleil, l'homme, au contraire, est conçu dans l'aimable nuit : « Ce qui reste découvert au Soleil, qui boue, Pour mille variées semailles et mille plantes, Le fier laboureur l'attaque avec la charrue ; Mais seule l'ombre sert à planter l'homme. Donc les nuits plus que les jours sont saintes, Dans la proportion même où l'homme a plus de valeur que tout autre fruit. » Cette originale pensée de Michel-Ange a trouvé sa plus belle expression sous le pinceau de son grand contemporain, le Corrège, qui, dans le fameux tableau de Dresde, nous a laissé la sublime vision de la sainteté de la nuit où naît le fils de l'Homme. Mais Michel-Ange veut chanter et célébrer, plutôt que la sainteté, la paix et la douceur de la nuit, ombre de la mort, et c'est à elle qu'il entonne l'hymne magnifique de son quatorzième sonnet :

O nuit, ô temps doux, bien que noir
 (Par qui toute œuvre cède à l'assaut de la paix),
 Il voit juste et comprend bien celui qui t'exalte,
 Et celui qui t'honore a le plus parfait intellect.
 Tu coupes et tronques toute sensation de fatigue ;
 Dès que l'ombre humide me procure le repos,
 Du rôle le plus infime au plus élevé,
 Tu me portes souvent en songe où je veux aller.
 O ombre du mourir, par laquelle s'arrête
 Toute misère dans l'âme en dispute avec le cœur,
 Dernier et souverain remède des affligés ;
 Tu assainis notre chair infirme,
 Tu sèches les pleurs et reposes de toute fatigue,
 Et tu dérobes à qui vit bien toute colère et tout ennui.

O ombre du mourir ! Pour trouver un pendant

cette magnifique invocation, il faut recourir au poète des poètes et se rappeler les paroles de Macbeth : « Le sommeil qui rattache les fils brouillés par les soucis, la mort du vivre diurne, bain du triste travail, baume des esprits blessés, secours de la compatissante Nature, fournisseur *de la consommation de la vie... Macbeth ne dormira plus...* »

Sleep that knits up the ravell'd sleeve of care,
The death of each day's life, sore labours, bath,
Balm of hurte minds, great nature's second course,
Chief nourisher in life's feast...

Macbeth shall sleep no more.

Les deux poètes suprêmes ont trouvé les mêmes accents jaillissant des plus intimes fibres de leurs grands cœurs pour célébrer la nuit consolatrice de la douleur.

Mais notre titan avait, outre le chant, un autre moyen pour exprimer sa conception et il s'en est servi pour tirer du marbre la plus sublime représentation de la nuit qui se soit formée sur l'orbe de notre Terre.

La statue de *la Nuit* est la plus achevée, la plus finie des statues de Michel-Ange. Il y travailla avec un amoureux souci et y réalisa les plus délicates particularités, depuis les ongles des pieds jusqu'aux pointes extrêmes des cheveux et aux symboles sur lesquels elle est au repos, preuve lumineuse de l'amour qu'a toujours nourri l'artiste pour cette vision placée au plus haut de ses pensées.

C'est ainsi que maintenant se dresse devant nous, achevée et parfaite, la forme très pure avec les membres

rassemblés, dans un sommeil profond, tandis que sur le visage erre le vague sourire de la paix enfin obtenue par delà toute douleur, et il semble qu'elle dise : *Ne pas voir, ne pas entendre, m'est grand bonheur.*

C'est pour elle un grand bonheur de ne pas voir et de ne pas entendre, parce qu'elle a déjà trop vu et trop entendu. Elle a éprouvé la douleur de la vie, de laquelle finalement elle se repose. *La Nuit*, en effet, n'est pas représentée, comme *l'Aurore*, sous l'aspect d'une vierge fort jeune, non encore ouverte à la vie ; elle a les formes d'une femme mûre, défleurie, sur laquelle la vie avec la douleur, qui en est la plus grande manifestation, a déjà creusé ses marques profondes. Les membres n'ont plus la printanière et verte dureté de ceux de *l'Aurore*, mais ils montrent déjà la mollesse des fruits automnaux qui retombent sur le sein de la Terre.

Les mamelles sont devenues flasques sous l'épuisant gonflement du lait et leurs bouts ont été allongés par les tiraillements des poupons allaités. Le ventre élargi montre des rides droites, longues, profondes, provenant des secousses et des déchirements, auxquels, durant la grossesse et l'enfantement, furent soumis les muscles abdominaux. Quand on compare de tels muscles relâchés avec ceux encore intacts de *l'Aurore*, on ne peut s'empêcher d'évoquer la comparaison artistique déjà formulée par Ambapâli, la belle hétaïre indienne, dans le cinquième siècle avant le Christ : « Poli, lisse et pur comme de l'or laminé était jadis mon ventre brillant et sans défaut : des sillons y sont maintenant creusés, qui le traversent. » Tels sont les signes de la douleur et de l'âge que *la Nuit* a oubliés, en souriant dans son som-

meil, heureuse de ne plus voir et de ne plus entendre, puisque, tout comme Gotama, dans le discours quarante-neuvième du *Majjhimanikâyo*, elle a expérimenté ce qui est de la Terre, de la génération, de la Nature, de tout, et combien insignifiantes sont la terrénité de la Terre, la nativité de la naissance, la totalité du tout : elle a reconnu cela et a renoncé au tout, a abdiqué le tout, s'est fatiguée du tout, si bien que, comme conclusion, le vague sourire qui erre sur le visage de *la Nuit*, endormie dans l'oubli de la vie, peut, jusqu'à un certain point, se comparer au sourire qui effleure la bouche des statues de Bouddha, retombé dans la béate paix de l'extinction finale.

Mais la sérénité souriante des statues de Bouddha est l'expression de la paix définitive ; celle de *la Nuit* michelangesque, au contraire, ne représente qu'une pause dans la douleur ; et comme le dit son créateur, elle n'est pas l'extinction, elle n'est pas la mort, mais seulement l'ombre de la mort. Et, en effet, si sur son front s'arque la demi-lune et scintille l'image de la planète Vénus et si sous la cavité faite par le genou relevé se tient la chouette, symbole de la nuit, et si, près de son flanc, ouvre ses yeux vides le masque, symbole des songes, en revanche, sous son pied gauche, est une guirlande de pavots qui expriment, non seulement le sommeil et la mort, mais aussi la fécondité, dont le ventre de l'endormie laisse voir de si visibles traces. Donc, de ce sommeil de la mort, non seulement naît un vain monde de songes, mais regerme un nouveau monde de vie, renaissant du sein même de la mort, quand celle-ci n'est pas, comme pour Bouddha, une complète extinction, mais seulement

un obscur passage à d'autres phases d'existence, comme dans le poème de Wagner le reconnaît Tristan, à qui « dans le vain rêve du jour ne reste qu'une convoitise, celle de la nuit sacrée dans laquelle lui sourit l'amour, seule vérité origininaire et éternelle ».

Vue de cette manière, la statue de Michel-Ange rappelle en son essence les représentations de Siva, le dieu indien de la destruction et de la mort, qui a pour emblème les symboles de la génération et de la vie : le *lingam* et la *yoni*. C'est ainsi de la *Nuit*. Tandis que, d'un côté, elle ferme le cycle des quatre statues qui expriment dans leur ensemble la pensée gotamique : « Toutes les choses composées périssent », ou comme lapidairement l'a écrit Salluste : *Omnia orta occidunt*, elle ouvre, d'un autre côté, un nouveau circuit de vie dans le cercle éternel de l'existence qui n'a ni commencement, ni fin.

En un tel circuit infini, éternel de la vie, il y a quelques formes si éphémères d'existence (par exemple parmi les infusoires qui, nés le matin, n'arrivent pas à la nuit), qu'elles donnent lieu, le jour suivant, à une nouvelle génération. Comme le constate Schopenhauer, chaque forme de vie ne s'arrête qu'un instant dans la lumière de l'existence pour se plonger ensuite en hâte dans la nuit de la mort.

Les plantes et les insectes meurent à la fin de l'été ; les autres animaux et l'homme, au bout de peu d'années ; la mort moissonne infatigablement. Malgré cela, et même comme s'il n'en était rien, tout existe toujours, à son temps et son lieu ; la plante fleurit, l'insecte susurre, l'animal et l'homme persistent dans une jeunesse incorruptible, et les cerises, mille fois mangées, sont,

chaque été, devant nous. En présence d'un tel spectacle surgit irrésistible la pensée que cette disposition à trépasser ne frappe pas le véritable être des choses, mais que celui-ci demeure intact, de sorte que tout ce qui veut vivre, vive réellement et sans fin.

C'est pourquoi, à chaque moment donné, toutes les races d'animaux, depuis la mouche jusqu'à l'éléphant, sont toujours en vie. Elles se sont renouvelées, de nombreux milliers de fois, et sont restées les mêmes. Elles ignorent tout de leurs semblables qui ont vécu avant elles, et qui vivront après elles ; c'est l'espèce qui toujours existe et, dans la conscience de la persistance de celle-ci et de leur identité avec elle, les individus jouissent de l'existence. La volonté de vivre se manifeste par une présence sans fin ; et c'est la forme de la vie de l'espèce qui ainsi ne vieillit pas, mais reste toujours jeune. Elle demeure persistante à travers les ondes éphémères de la vie individuelle comme l'arc-en-ciel sous les gouttes de pluie qui tombent avec précipitation. C'est là l'immortalité dans le temps. Par sa puissance et malgré les milliers d'années de mort et de putréfaction, rien ne s'est encore perdu, pas un atome de la matière, ni une vibration de l'être interne qui nous apparaît comme étant la Nature. Donc, nous pouvons le répéter sans cesse avec joie : — Malgré le temps, la mort et la putréfaction, nous sommes encore tous ensemble ! A moins que quelqu'un, comme le Bouddhafatigué du jeu, dise : « Moi je n'en veux plus », et mette fin pour toujours au spectacle kaléidoscopique de l'éternel retour.

Mais, jusqu'à ce qu'on atteigne cette transcendante extinction finale, il n'y a pas à craindre que la nuit de la

mort mette fin au jour de la vie. La mort est pour la vie ce qu'est le sommeil pour l'individu. C'est pourquoi Michel-Ange a sculpté les symboles de la renaissance à côté de sa *Nuit*, qui est l'ombre du mourir. Comme la Terre, en tournant autour de son propre axe, tantôt s'illumine et se réchauffe au Soleil, tantôt, s'éloignant de lui, se plonge dans l'ombre de la Nuit, pour ensuite émerger de nouveau au jour, tandis que le Soleil, respectivement à elle, reste fixe et immuable: ainsi l'existence dans son continuel circuit, tantôt s'échauffe et s'allume dans les formes de la vie, tantôt se refroidit et s'éteint quasi dans leur mort. Et cependant la volonté de vivre permane éternelle, ferme, immuable, comme un feu inextinguible.

GIUSEPPE DE LORENZO:

(Traduit de l'italien par EDMOND THIAUDIÈRE.)



CETTE universelle convergence du passé vers l'avenir résulte de ce que le problème humain fut, au fond, toujours le même, consistant partout à constituer, autant que possible, l'unité générale de notre nature individuelle et collective.

AUGUSTE COMTE.

Revue des Opinions, des Faits et des Idées

L'INCINÉRATION

Ses partisans sont dans la joie. Rien qu'à Paris le nombre des grillades funéraires s'élève à plus de deux cent mille déjà. Des fours crématoires fonctionnent dans toutes nos grandes villes. Les ingénieurs étudient la construction de fours électriques, qui permettront de détruire plus rapidement cette chose inutile et encombrante qu'on appelle un mort.

Ainsi, sous mille formes, s'affirme ce désir de rompre avec le passé qui est le fond de l'instinct révolutionnaire. Le culte des ancêtres ! laissons-le aux Chinois. Encore vont-ils y renoncer demain : car de hardis novateurs travaillent justement à faire entrer les ridicules Célestes dans cette voie du progrès que bordent, non des tombeaux, mais le cortège hurlant et sifflant du machinisme moderne. L'attachement pieux aux restes des chers disparus ! pure niaiserie. Cette sorte de chemin de croix qu'est la visite à une tombe où tout nous parle des souffrances qui précédèrent l'exhalaison du dernier souffle ! bon pour des êtres sans orgueil qui voient un anoblissement dans la résignation à l'inévitable. L'inévitable ! les forts savent y échapper par le suicide...

Et devant ces atroces théories, il vous vient des envies de fuir dans un de ces coins de la planète où l'on rencontre encore de bons sauvages, qui placent leurs défunts au creux d'un rocher et viennent, par intervalle, leur apporter des aliments.

FUMISTES ÉSOTÉRISTES

Pour leurs niaises jongleries, les médiums spirités n'aiment pas la lumière du jour ou de la lampe. De même, les occultistes, les ésotéristes et autres fumistes n'aiment pas Auguste Comte. Le grand philosophe a trop bien montré ce que c'était que penser : dès lors, la clientèle des charlatans du mystère s'est trouvée réduite aux jobards irréductibles et aux vieilles filles détraquées.

Quoique respectueux de toutes les pensées vraies et de toutes les croyances sincères, les positivistes ne peuvent être que sévères pour cette audacieuse exploitation de la crédulité des faibles d'esprit. Le spiritisme est encore plus bête que l'ésotérisme ; mais il peut n'impliquer, même chez ceux qui l'enseignent, qu'une grande débilite mentale. Il en est autrement de l'ésotérisme, qui constitue toujours un abus de confiance. A sa base est le mensonge. En effet, si ceux qui le professent ont lu les fameux livres cabalistes, ils savent bien que ces livres ne contiennent rien de ce qu'ils disent ou de ce qu'ils laissent entendre ; s'ils ne les ont pas lus, ils sont plus excusables, mais ils mentent encore. Alors ?... M. Émile Lafuma-Giraud leur a joué un bien mauvais tour en publiant sa belle traduction française du *Zohar*...

L'UN D'EUX :

M. VULLIAUD CONTRE AUGUSTE COMTE

Parmi les mystes grotesques qui essayent encore de rassembler quelques badauds ahuris autour de leur boutique, nous tenons à signaler M. Paul Vulliaud, directeur d'une petite revue de jeunes gens : *les Entretiens idéalistes*. Pour qu'on fasse attention à lui et à sa revue, il s'en prend souvent à Auguste Comte. Jusqu'ici, nous avons laissé faire, parce qu'une telle antipathie et une telle incompréhension sont, au demeurant, un magnifique hommage à notre Maître. Mais le dernier boniment de M. Paul Vulliaud est vraiment par trop cocasse pour que nous résistions à faire partager à nos lecteurs le rire qui nous a secoué en apprenant que... « Auguste Comte était franc-maçon »... Mais non, jeune homme, mais non, Auguste Comte n'a jamais été franc-maçon. Il ne pouvait l'être. Si votre ignorance n'était pas si profonde, malgré votre énorme infatuation, — ce dont il faut rendre responsable l'enseignement d'État, ses examens et ses diplômes, — vous sauriez que le précepte essentiel du positivisme : *Vivre au grand jour* — dont nous vous recommandons la pratique comme un excellent exercice d'amélioration morale — ne permettait pas à Auguste Comte de faire partie d'aucune société secrète, non plus que d'être ésotériste. Et c'est parce qu'il vécut toujours au grand jour que nous connaissons si bien sa vie, — toute sa vie héroïque, géniale et sainte...

Vous êtes jeune, monsieur Vulliaud. La surenchère de puffisme et d'extravagances à laquelle vous oblige le cabotinage littéraire ne vous a peut-être pas complè-

tement, irrémédiablement abêti et démoralisé : croyez-nous, renseignez-vous sur cette noble vie du plus grand philosophe de tous les temps. En vous amenant à vous instruire de la doctrine régénératrice, cela vous élèvera dans la lumière. La haine d'une telle grandeur ne peut que vous abaisser. En tout cas, vous avez tout à gagner à vous informer avant d'en parler, — ne serait-ce que pour éviter dorénavant une aussi fâcheuse mésaventure.

PAR TOUS.



AUCUNE fonction, même vitale, et surtout sociale, ne pouvant bien s'accomplir que d'après un organe propre, le moindre concours humain exige donc une force spécialement destinée à y ramener aux vues et aux sentiments d'ensemble des agents qui tendent toujours à s'en écarter. Elle doit sans cesse contenir leurs divergences et développer leurs convergences. D'une autre part, cette puissance indispensable surgit naturellement des inégalités que suscite toujours l'essor humain. Malgré l'intime sympathie qui constitue la simple association domestique, même réduite au couple fondamental, elle n'est jamais exempte d'une telle nécessité. C'est là qu'on peut le mieux apprécier ce grand axiome : Il n'existe point de société sans gouvernement.

AUGUSTE COMTE.

LA QUINZAINÉ POLITIQUE

J'ai entrepris, en ces derniers temps, de convertir au positivisme un politicien radical, assez droit d'intentions, mais enfoncé jusqu'au cou dans sa métaphysique.

Tâche rude et difficile, s'il en fut.

Le plus ardu consiste à faire admettre par ce néophyte récalcitrant cette clé du système de politique positiviste : l'existence d'un pouvoir spirituel, supérieur au pouvoir politique et indépendant de celui-ci.

C'est toujours à cet obstacle que s'arc-boute désespérément la résistance de mon interlocuteur. Pour franchir ce pas, il lui faudrait faire abandon total du préjugé individualiste. Qu'un tel abandon coûte donc à un sectateur des droits de l'homme et du citoyen !

Néanmoins, l'actualité parlementaire est venue à mon secours, cette semaine, et a contribué à causer quelque ébranlement salutaire aux convictions de mon politicien.

Et, à la date du 20 mars, je lui tenais à peu près ce langage :

« Considérez, cher monsieur, ce qui se passe, en ce moment, à la Chambre des députés.

« Une majorité, hétérogène et composite, recrutée parmi les catholiques, les libéraux nuance Piou, les mo-

dérés type Méline, les socialistes communistes, et comprenant quelques radicaux dissidents, s'est constituée qui tient beaucoup à réformer le fonctionnement du suffrage universel, selon ce que vous appelez, dans vos logomachies, la proportionnalité de la représentation entre les partis.

« Vos amis radicaux de la Chambre ne veulent point entendre parler de ce changement.

« Je n'ai pas l'intention de rechercher de quel côté se trouve, en cette affaire, la sagesse politique.

« Peu m'importe le mode de production des représentants.

« A quelque système qu'il demande son origine, qu'il sorte du scrutin de liste proportionnel, qu'il soit issu du scrutin d'arrondissement, le pouvoir local, à mes yeux de positiviste, ne sera, pas plus dans un cas que dans l'autre, capable de pourvoir à la vacance du pouvoir central et de se hausser à des attributions autres que le consentement de l'impôt et le contrôle des dépenses publiques.

« Le débat, qui vous passionne tant, ne m'intéresse que dans la mesure où il administre, à la charge des assemblées parlantes, une nouvelle preuve de leur impuissance à élucubrer un texte où l'incohérent et l'absurde ne se rencontrent à chaque ligne.

« Ce que j'en veux retenir, c'est que, soulevée par d'habiles politiciens, cette question de réforme électorale a déplacé l'axe de la majorité parlementaire et vous a rejetés, radicaux purs, dans l'opposition et dans la minorité.

« Il n'en sera peut-être pas ainsi jusqu'au bout.

« Il suffit à ma thèse qu'il en ait été de la sorte pendant quelques semaines.

« A chaque vote décisif, vous vous êtes trouvés, en chiffres ronds, 220 opposants radicaux contre 300 réformistes.

« Que vous restait-il à faire, si vous aviez été conséquents avec vos doctrines ?

« Rien, assurément.

« Le Nombre avait prononcé souverainement.

« S'insurge-t-on contre l'arrêt du Nombre, lorsqu'on fait profession de radicalisme, c'est-à-dire de libéralisme poussé à sa dernière puissance ?

« C'est pourtant ce à quoi vous vous êtes résolus.

« Il ne vous est point, un instant, venu à l'idée de vous soumettre.

« Vous en avez appelé immédiatement à des puissances supérieures de votre infériorité numérique.

« Vous avez envoyé au président du Conseil des ambassadeurs pour lui rappeler un droit prééminent que vous prétendez tenir de votre qualité de radicaux et en vertu duquel, à vous entendre, la majorité du Parlement, le pouvoir exécutif ne sont pas fondés à communiquer force de loi à des dispositions n'ayant pas obtenu votre aveu.

« Et où, s'il vous plaît, prenez-vous ce droit prééminent ?

« Je serais curieux de le savoir.

« Pas dans une volonté nationale, dont vous seriez les seuls organes autorisés et qualifiés, puisque, par son truchement habituel, la majorité de la Chambre basse, cette volonté s'est prononcée contre vous ?

« Pas dans le droit divin, dans le droit de conquête, dans le droit de naissance. Il y a longtemps que vous les avez abrogés.

« Pas dans une sorte de légitimité rouge qu'il vous serait bien malaisé de définir et de préciser,

« Où donc ? Mais où donc ? »

Comme on le pense bien, mon interlocuteur se trouva fort embarrassé et pris de court.

Je dois lui rendre cette justice qu'il n'essaya pas de se réfugier derrière cette antique rengaine de l'intérêt supérieur de la République. Il est trop intelligent pour en faire usage ailleurs qu'en des réunions publiques ou des affiches électorales et pour ne pas comprendre qu'à changer d'expression l'on ne change pas le fond d'un sophisme.

Lors, je repris en ces termes :

« Ne vous tourneboutez pas à chercher une défaite que vous ne trouveriez pas.

« Où se trouve votre justification ? Disons mieux. Où la placez-vous, sans vous en rendre compte ?

« Dans l'exercice du pouvoir spirituel. Tout simplement.

« Ce pouvoir spirituel, votre parti, votre coterie l'usurpe. Je n'éprouverais aucune peine à vous le démontrer. Il ne l'en détient pas moins, inconsciemment mais effectivement, en cette circonstance comme en tant d'autres.

« Vos amis demeureront sans doute stupéfaits devant cette affirmation. Ils crieront au paradoxe. Cela ne les empêchera pas d'avoir, par leur démarche auprès de M. Poincaré, rempli un office pleinement sacerdotal, au sens positiviste du mot.

« Ils venaient réclamer contre le verdict du Nombre.

« Ils n'accouraient point, armés de fusils, au nom du saint devoir de l'insurrection. Ils se présentaient, au nom de la Vérité dont ils s'estiment détenteurs, devant le représentant du Nombre sommé, par eux, d'avoir à redresser, sans délai, l'erreur commise par le Nombre, et à conformer sa conduite à cette Vérité.

« Si ce n'est pas là une manifestation du pouvoir spirituel, je vous mets bien au défi de me dire ce que c'est.

« Et, par là, vous voyez que la politique positiviste ne renferme point autant d'étrangetés qu'il vous plaît d'y apercevoir.

« L'ordre positiviste s'élabore. Il se montre déjà sous forme d'ébauches incertaines, d'essais mal venus, d'embryons caricaturaux.

« Réfléchissez-y bien, et, sans nul doute, parviendrez-vous à concevoir un état de choses dans lequel se sera généralisé un procédé de gouvernement auquel, mû par un instinct obscur, vos amis viennent d'avoir recours, tant il s'imposera davantage, à mesure que la sociologie se fera et qu'on se lassera de ce dilemme : Nombre ou Insurrection. »

... Un peu déconcerté, mon politicien m'a promis d'y réfléchir.

REMY ANSELIN.



La Vie à Landerneau-des-Lettres

DE LA SENTIMENTALITÉ DE MM. LES CRITIQUES

S'il y a des juges à Berlin, selon le vieux dicton, il n'y en a pour ainsi dire pas à Landerneau-des-Lettres. A un auteur qui veut être jugé, et non flagorné, ou exécuté sans jugement, je ne conseille pas de s'aventurer dans cette délicieuse bourgade.

Que ne va-t-il plutôt chez les Topinamboux ou les Boshimans !

Les critiques de Landerneau ignorent la justice, ils ne connaissent que la charité et la manière d'en user au mieux de leur salut personnel. Celle-ci est fort simple, elle tient dans cette formule : aider ses amis, discréditer ses adversaires. Chaque critique a ses pauvres, à qui il accorde généreusement tout le talent possible. Si vous n'êtes pas sur sa liste, il est inutile de vous présenter : ou il se taira sur vous, ou il insinuera que vous ne savez même pas l'orthographe.

Les pauvres de M. Zoïle ne sont pas, bien entendu, des pauvres honteux. Avoir le caractère *mendiant* est tout à fait indispensable à qui veut gagner l'amitié de cet homme de bien.

Si vous êtes d'une parfaite vilénie morale, même si

vous avez du talent, M. Zoïle vous louangera; et si, étant le dernier des hommes, vous êtes, par surcroît, le dernier des écrivains, M. Zoïle vantera l'éminence de votre vertu et la grandeur de votre génie.

Mais s'il vous soupçonne de croire sincèrement à la dignité de votre art et de vous tenir droit dans la vie, M. Zoïle n'hésitera pas à refuser de vous lire, et sans formuler (à cause de ce détail) les attendus de son jugement, il vous condamnera à mort.

A Landerneau-des-Lettres, on tolère parfois le talent, rarement le génie; le caractère, jamais!

Un homme de lettres doit toujours être prêt à servir non pas des idées, mais des intérêts. Qui s'y refuse, discrédite le métier aux yeux des bourgeois, et mérite la désapprobation de ses confrères!

M. Zoïle désapprouve nettement de tels écarts de conduite, il ne consentira jamais à accorder la plus petite part de son estime à quelqu'un de propre.

De mauvais esprits osent accuser les critiques et les gens de lettres d'être des cœurs secs et vides, M. Zoïle est la preuve vivante du contraire.

Aux obsèques des grands artistes qu'il a contribué à tuer, on le voit toujours verser de vraies larmes!

La mort d'un héros est en effet envisagée par lui comme déplorable, car elle lui ôte pour l'avenir la joie de penser à la souffrance de cette âme de lumière dans la nuit du monde, et que nulle conspiration du silence ne pourra plus l'atteindre. M. Zoïle est un sentimental; mais les richesses de son cœur, il ne les prodigue pas au premier venu, il choisit et il sait choisir, car l'heureux élu est toujours un vrai pauvre, un homme qui sait marcher

sur le ventre, et courber l'échine, et dont le visage sourit fort à l'idée de servir de crachoir à ses contemporains.

L'heureux élu, dis-je ! Je devrais dire les heureux élus, car ces gens-là sont comme les poux, ils vont par bandes et M. Zoïle a le cœur assez vaste pour les aimer tous d'un égal amour.

M. Zoïle ne devient froid qu'au contact de ce qui est chaud ; dès que la vie tente de le toucher, il fait le mort. Si elle insiste trop, il se réveille et l'injurie ; il n'aime pas le contact des lions, il ne recherche que celui des serpents.

M. Zoïle, homme blafard, né sous le signe de Mercure, a pour ennemis personnels le Soleil et la Lune, et il suffit qu'il y ait dans une œuvre la joie de celui-là et la mélancolie de celle-ci pour qu'il la condamne.

Il ne dit d'ailleurs jamais pourquoi, car il craint de révéler son secret.

M. Zoïle, agent des bourgeois, préposé à l'éviction des héros, est un homme généreux : la charité pour les fœtus. est sa carrière naturelle et il l'exerce parfois gratuitement.

Si cet aumônier de la Mort n'existait pas, il y aurait beaucoup de spectres dont on ignorerait le nom. Et qui nous en consolerait ?

Peut-être la satisfaction de savoir qu'il existe à Landerneau deux ou trois individus dignes d'estime et que la sollicitude de M. Zoïle à l'égard des avortons contribue pour une bonne part à étouffer.

La générosité de M. Zoïle pour les fantômes n'est que la forme visible de la haine secrète qu'il a vouée aux vivants !

La littérature est une fonction sociale. A sa place, et

subordonnée à l'ordre, elle est excellente ; affranchie de toute loi, elle est détestable.

La critique que Hello nomma la conscience de l'art a pour rôle de rappeler les auteurs au respect des lois essentielles d'unité et de hiérarchie qui régissent à la fois le monde, la vie, la société et l'art. Quand elle s'acquitte de ce rôle et qu'elle juge et approuve ou condamne les œuvres au nom de ces lois, elle maintient la littérature dans la dignité de sa fonction et mérite tous les respects. Mais M. Zoïle n'a que faire des principes supérieurs à sa petite et passagère individualité ; M. Zoïle ne reconnaît qu'une souveraineté, celle de son caprice.

Une œuvre est bonne quand la personne de son auteur lui plaît, elle est mauvaise dans le cas contraire.

En dehors de cette convention, M. Zoïle ne respecte rien. Ainsi ce satrape éminent instaure, dans notre Occident, les méthodes gouvernementales des Orientaux.

L'anarchie littéraire, comme toutes les anarchies, a pour conséquence la tyrannie ; la renonciation aux principes de l'ordre spirituel aboutit au gouvernement arbitraire des individus.

Au temps où les écrivains avaient quelque dignité, ils n'auraient pas supporté cette dictature ridicule de la critique sans idées, mais n'étant eux-mêmes aujourd'hui que des impulsifs, ils acceptent volontiers les faveurs capricieuses de leurs maîtres. Que dis-je ! ils les sollicitent ; et pour les obtenir, ils rivalisent de servilité.

Des espèces d'animaux qui rampent devant des animaux plus vils qu'eux-mêmes ne sont évidemment pas intéressants. Mais quel spectacle abject que celui de l'universel abaissement des âmes !

L'idolâtrie aveugle de la liberté qui est plus sauvage encore à Landerneau-des-Lettres qu'ailleurs y aboutit, comme dans la démagogie politique, au pouvoir absolu d'une majorité de médiocres, d'imbéciles et de gredins.

De telles mœurs appellent évidemment la dictature spirituelle. Quelques hommes passionnés pour l'ordre l'imposeraient en quelques années, à coups de triques. Il suffirait qu'ils en aient le courage et qu'ils s'unissent.

JEAN THOGORMA.

LA notion de droit doit disparaître du domaine politique, comme la notion de cause du domaine philosophique. Car toutes deux se rapportent à des volontés indiscutables. Ainsi, les droits supposent nécessairement une source surnaturelle, qui peut seule les soustraire à la discussion humaine. Quand ils furent concentrés chez les chefs, ils comportèrent une véritable efficacité sociale, comme garanties normales d'une indispensable obéissance, tant que dura le régime préliminaire, fondé sur le théologisme et la guerre. Mais depuis que la décadence du monothéisme les dispersa parmi les gouvernés, au nom, plus ou moins distinct, du même principe divin, ils sont devenus autant anarchiques d'un côté que rétrogrades de l'autre. Dès lors, ils n'aboutissent des deux parts qu'à prolonger la confusion révolutionnaire. En sorte qu'ils doivent entièrement disparaître, du commun accord des hommes honnêtes et sensés, d'un parti quelconque.

AUGUSTE COMTE.

Les Livres qui font penser

Clinique thérapeutique du praticien, par H. HUCHARD et Ch. FIESSINGER, 16 francs (Maloine, éd.). — Ce savant ouvrage, déjà traduit en plusieurs langues, se recommande à tous les médecins. Les auteurs ont eu le désir, déclarent-ils dans l'avertissement de cette troisième édition, « d'inspirer une conduite précise, de montrer ce que le praticien peut attendre de la thérapeutique et comment il doit se comporter devant les exigences ou avec les préjugés de la clientèle ». Nous avons reproduit une belle page dans notre *Revue des opinions* où il est rappelé aux médecins leur devoir d'aimer le malade. C'est cet esprit de bonté qui inspire l'ouvrage, — et qui rend toute science efficace. Comme les positivistes, les auteurs ont une haute idée de la profession médicale. Ils déplorent de la voir se réduire de plus en plus à l'âpre exploitation d'un art vétérinaire. Puissent-ils contribuer à élever le niveau mental et moral de la classe médicale, niveau singulièrement abaissé depuis un demi-siècle par la propagation d'un grossier matérialisme, — aussi imbécile et absurde au point de vue philosophique que dégradant et pernicieux au point de vue social !

Livre indispensable aux médecins praticiens, — et bienfaisant.

G. DEHERME.

Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.

26-3-12. — TOURS, IMPRIMERIE E. ARRAULT ET C^{ie}.

POUR NOUS AIDER



Nous n'ouvrons pas de souscription ; mais on nous aidera efficacement en nous recrutant de nouveaux lecteurs, en abonnant des bibliothèques publiques, syndicats, universités populaires, coopératives, cercles, etc., en nous indiquant des libraires dépositaires pour la vente au numéro, en nous signalant les libraires des gares de chemins de fer et du Métropolitain qui ne tiennent pas encore *la Coopération des Idées*, en nous faisant parvenir les adresses des personnes à qui nous pouvons envoyer un numéro spécimen.



En vente à **La Coopération des Idées.**

(*Envoi franco*)

Appel aux conservateurs , par AUGUSTE COMTE, un vol. in-8 de 136 pages	3 fr.
La Synthèse subjective ou Système des conceptions propres à l'état normal de l'Humanité , tome premier (seul publié) : <i>Système de logique positive</i> ou <i>Traité de philosophie mathématique</i> , un vol. in-8 de 776 pages	9 fr.
Testament d'Auguste Comte , avec les documents qui s'y rapportent, pièces justificatives, prières quotidiennes, confessions annuelles, correspondance avec Mme de Vaux, publié par ses exécuteurs testamentaires, 2 ^e éd., un vol. in-8 de 570 pages.	10 fr.
Lettres d'Auguste Comte à divers , publiées par ses exécuteurs testamentaires.	
Tome I ^{er} , première partie, un vol. in-8 de 656 pages.	8 fr.
Tome I ^{er} , seconde partie, un vol. in-8 de 392 pages.	6 fr.
Tome II ^e , un vol. in-8 de 364 pages	10 fr.
Notice sur la vie et l'œuvre d'Auguste Comte , par J. LONCHAMPT, un vol. in-16 de 218 pages.	1 fr.

La **COOPÉRATION DES IDÉES** est en vente dans les **principales gares de France et du Métropolitain de Paris.**

AU HAVRE, *Librairie V^{re} Dombre*, 10, place de l'Hôtel-de-Ville.

A CAEN, *Librairie L. Jouan*, 98, rue Saint-Pierre.

A ROUEN, *Librairie Centrale*, 26, rue des Carmes.

A CHARTRES, *Librairie Lester*, place des Halles.

A ROANNE, *Librairie Boissy et Lauxerrois*, rue du Lycée.

A AMIENS, *Librairie Prudhomme*, 14, Place Gambetta.

A PARIS, *Librairie Affolter*, 50, rue Delaborde.

- — *Barrault*, 24, rue de Clichy.
- — *Bénard*, Galeries de l'Odéon.
- — *Blanchard*, 4, boulevard Saint-André.
- — *Crès et C^{ie}*, 3, place de la Sorbonne.
- — *Feuillatre*, 8, boulevard Denain.
- — *Floquet*, 47, rue des Martyrs.
- — *Floury*, 1, boulevard des Capucines.
- — *Gâteau*, 8, rue de Castiglione.
- — *Hétains*, 50, rue de Passy.
- — *Martin*, 3, faubourg Saint-Honoré.
- — *Maynier*, 54, rue de Seine.
- — *Méa*, 1 bis, rue du Havre.
- — *Melet*, 45, Galeries Vivienne.
- — *Sevin et Sarrat*, 25, rue La Boétie.
- — *Stock*, 155, rue Saint-Honoré.
- — *Tassel*, 44, rue Monge.
- — *Timotéi*, 14, rue de Castiglione.

LE COURRIER DE LA PRESSE

Tél. 101-50

21, Boulevard Montmartre, — PARIS

Tél. 101-50

Directeur : **A. GALLOIS**

RÉPERTOIRE PARLEMENTAIRE

Relevé des Votes des Députés et Sénateurs et Nomenclature de leurs Travaux
D'après le Journal Officiel de la République française

Le Courrier de la Presse lit 6.000 journaux par jour